

MASSSES

M A R S
1 9 3 3

N° 3 MENSUEL

Prix : Un franc

SOMMAIRE :

La mort de Marx

L'Antithèse
Proudhon-Marx

Bernstein et
le Marxisme

Droit et Marxisme

La Jeune Ethnographie

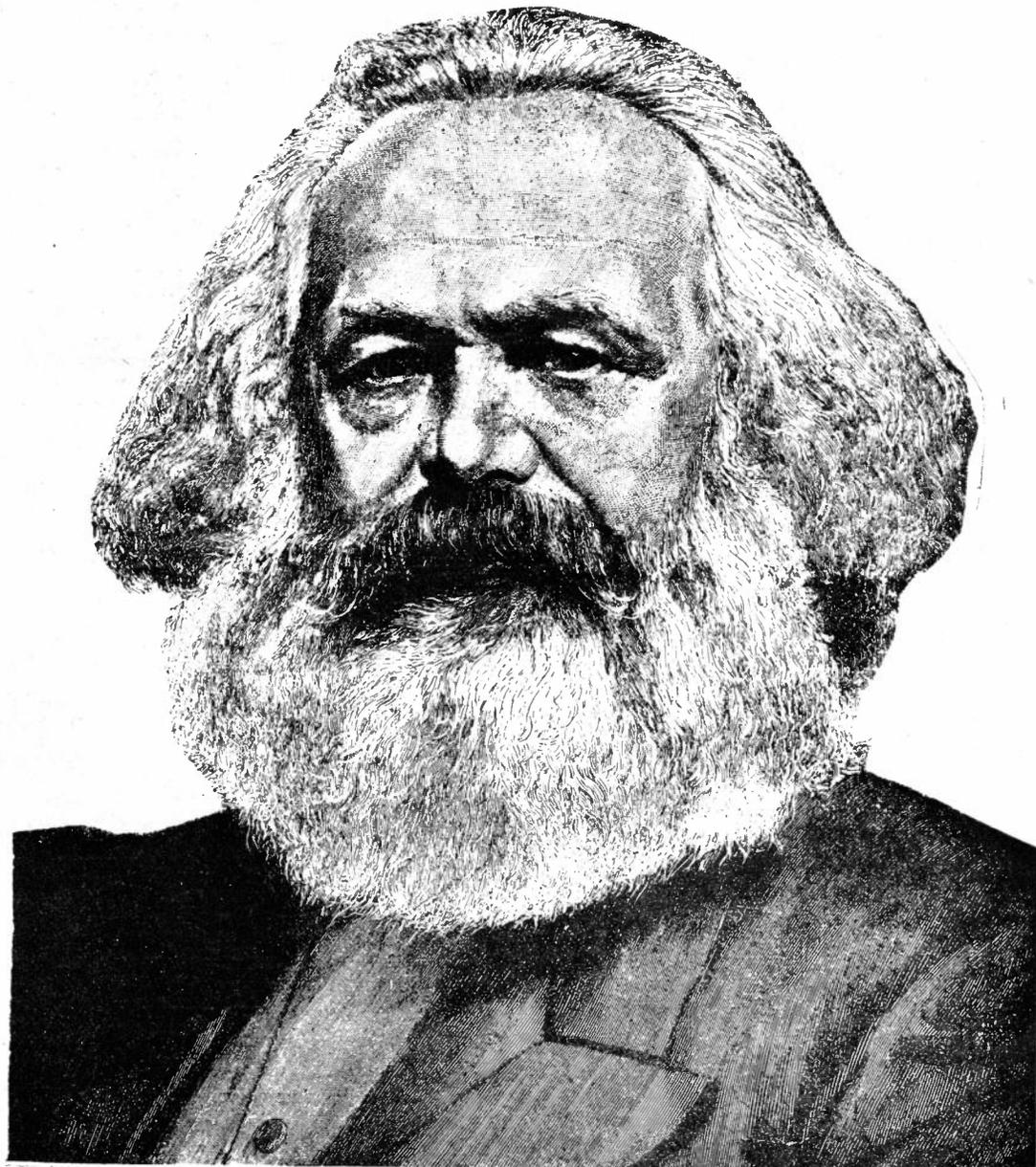
Les schémas de Marx
et Rosa Luxembourg

Matérialisme
et Idéalisme

Discours à Julien Benda

Vers un théâtre ouvrier

La Paix à l'Atelier



HOMMAGE A KARL MARX

MASSES

REDACTION ET ADMINISTRATION

23, rue Mouffetard (Paris V^e)

Adressez correspondance et mandats à *J. Lefevre*, 23, rue Mouffetard, Paris (5^e).

Abonnement annuel : 10 fr.

Abonnement étranger : 13 fr.

Abonnement de soutien : 50 fr.

Abonnement de propagande : 20 fr. ou plus.

Notre programme

Voici le texte qui a provoqué l'adhésion d'une cinquantaine de camarades qui se sont engagés à faire vivre notre revue. Joignez-vous à eux.

BUTS. — Grouper pour un travail collectif les jeunes travailleurs manuels et intellectuels désireux de développer leur conscience de classe, de définir et de combattre les forces qui asservissent la classe ouvrière de dénoncer toutes les formes d'exploitation capitaliste, les tares de ce régime, ses contradictions et leurs causes, son évolution logique vers le fascisme et la guerre, et de démontrer aux masses la communauté d'intérêts de tous les exploités et la nécessité de leur union, par l'étude des divers aspects de la lutte ouvrière et sociale dans le monde.

Démontrer que la bourgeoisie transforme la culture et les arts en instruments de conformisme et d'asservissement, les avilit et les mène dans l'impasse où elle-même succombera, que seul le prolétariat manuel et intellectuel conscient de son rôle historique, pourra leur redonner un sens créateur comme instruments de sa libération, en assumer la charge pendant la période révolutionnaire et libéré de l'exploitation capitaliste, assurer leur plein épanouissement, par l'avènement d'une société sans classes.

Rechercher par des études communes, les éléments vraiment positifs de la culture et les plus susceptibles d'aider à la libération du prolétariat, les moyens de les faire pénétrer dans la classe ouvrière, et, sur ces bases, organiser l'entraide culturelle.

Appel pour le théâtre ouvrier

Aux camarades, qui s'intéressent au mouvement du théâtre ouvrier, nous indiquons que le groupe *Masses* (*Prémices*) leur offre la possibilité de se consacrer à l'interprétation de chœurs parlés, scènes et pièces chorales, etc... dans des conditions techniques particulièrement favorables. Ils auront entre autre, l'occasion de collaborer à la réalisation de plusieurs œuvres nouvelles écrites par des collaborateurs de *Masses* et qui vont être mises en répétitions ces jours prochains.

Se renseigner à la Revue, 23, rue Mouffetard ou au secrétariat du groupe : Roger Legris, 31, rue de Maistre, XVIII^e.

L'activité de "Masses"

Tous nos cours ont lieu dans le local des Groupes, 23, rue Mouffetard (V^e). Métro : Monge et Cardinal Lemoine. — Autobus : S-Contrescarpe et K-Rue des Ecoles.

ECONOMIE POLITIQUE

Première année : Etude des lois fondamentales de l'Economie Capitaliste d'après Karl Marx, le lundi à 20 h. 45.

2^e année : Les crises d'après Karl Marx, le vendredi à 20 h. 45.

ETUDES SOCIALES

I. *Méthodes et matériaux de sociologie* :

La sociologie marxiste ;

II. — *Enquêtes* sur les conditions de vie des travailleurs et leurs réactions psychologiques et politiques.

Le jeudi à 20 h. 45.

CERCLE D'ETUDES ARCHITECTURALES

Le lundi à 20 h. 45

Etude de l'Histoire de l'Urbanisme et de l'évolution de l'habitation du XVIII^e siècle à nos jours.

ESPERANTO : Dimanche matin : 9 h. 30.

MATHEMATIQUES : Dimanche matin, 10 heures.

CONSULTATIONS JURIDIQUES gratuites, le jeudi de 20 h. 30 à 22 heures.

Dans notre prochain numéro

Notre prochain numéro sera également consacré à Marx. Vous y lirez : *Marx Historien* ; *Marx et le Budget* ; *Marx et la Morale* ; *Le Marxisme et le Droit* ; la suite des articles sur *Les schémas de Marx et Rosa Luxembourg* ; *Idéalisme et Matérialisme* ; *Le cas Freinet* ; *Olzanski, Contre le latin*, etc.

Camarades, abonnez-vous

L'abonnement d'un an ne coûte que dix francs, étranger treize francs et se trouve remboursé par un des livres indiqués ci-dessous.

FAITES-NOUS DES ABONNES

Vous pourrez choisir entre 1 livre pour 5 abonnés, 6 numéros de la *Revue Marxiste* pour 12 abonnés, les 5 volumes de l'*Histoire des luttes des Classes*, de Max Beer pour 30 abonnés.

Le Matérialisme Militant : PLEKHANOV.

Ludwig Feuerbach : ENGELS.

Poèmes révolutionnaires : ALEXANDRE POUCHKINE.

Les hommes du 1905 russe : MICHEL MATVEEV.

Ça, c'est du cinéma : GEORGES ALTMAN.

Le Nuage dans le pantalon : WLADIMIR MAIAKOWSKI.

La Ruelle de Moscou : ILYA EHRENBURG.

Lenine à Paris : ALINE.

Copains : CHPILEWSKI.

Paradis américain : EGON ERWIN KIRSCH.

Le Rosier : HERMYNIA ZUR MULHEN.

Un Notaire Espagnol en Russie : DIEGO HIDALGO.

Utilisez notre office de libraire. Conditions intéressantes à nos abonnés.

IL Y A CINQUANTE ANS...

A l'occasion du 50^e anniversaire de la mort de Karl Marx, il nous a semblé que la belle lettre, dans laquelle Engels raconte les derniers jours du grand révolutionnaire, reprenait une actualité nouvelle, et nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de la publier à nouveau.

Londres, le 15 mars 1883, 11 h. 45 du soir.

Mon cher Sorge (1),

Ton télégramme est arrivé ce soir. Merci de tout cœur.

Il m'a été impossible de te tenir régulièrement au courant de l'état de santé de Marx, à cause des changements successifs.

Peu de temps avant la mort de sa femme, au mois d'octobre 1881, il contracte une pleurésie. Une fois remis, il est envoyé à Alger en février 1882, mais le temps étant froid et humide pendant son séjour et, remis, on l'envoie, aux approches des chaleurs d'été, à Monte-Carlo (Monaco). Il y arrive de nouveau avec une légère pleurésie. Le temps est toujours détestable. Enfin rétabli, il se rend à Argenteuil près de Paris, chez sa fille, Mme Longuet (2). Là, il prend des bains sulfureux à Enghien contre sa bronchite chronique. Le temps est toujours affreux, cependant la cure donne de bons résultats. Marx passe ensuite six semaines, à Vevey, d'où il arrive, en septembre, presque en bonne santé, semble-t-il. On lui permet, pour l'hiver, de faire un séjour sur la côte méridionale d'Angleterre. Lui-même est si fatigué de cette vie nomade, désœuvrée, qu'un nouvel exil dans le sud de l'Europe lui aurait fait, moralement, autant de mal qu'il l'aurait soulagé physiquement. Lorsque les brouillards s'abattirent sur Londres, on l'envoya à l'île de Wight. Là il pleuvait toujours, et il y prit froid de nouveau. Au nouvel an, Schorlemmer (3) et moi voulions lui rendre visite, mais des nouvelles parvinrent qui rendirent nécessaire le départ de Tussy (4). Sur ces entrefaites arriva la mort de Jenny. Il revint avec une nouvelle bronchite. Après tout ce qui s'était passé et vu son âge, c'était dangereux. A cela s'ajoutaient de nombreuses complications, en particulier un abcès au poumon et un rapide effondrement des forces. Malgré cela, la maladie prenait un cours favorable et, vendredi dernier encore, son principal médecin — un jeune médecin des plus en vue à Londres et qui lui avait été spécialement recommandé par Ray Lancaster — nous donnait les plus grands espoirs. Mais il suffit d'avoir examiné une seule fois le tissu pulmonaire au microscope, pour comprendre combien grand est le danger de la rupture des vaisseaux sanguins en cas de suppuration des poumons. C'est pourquoi, depuis six semaines, chaque fois, lorsque je tournais le coin de la rue, j'étais pris par l'angoisse de trouver les rideaux baissés. Hier, j'arrive à deux heures et demie de l'après-midi — son heure préférée pour recevoir des visites — et je trouve toute la maison en larmes : la fin semblerait proche. Je me renseigne, je cherche à me rendre compte de la situation, à consoler. Marx avait eu une petite hémorragie, mais un affaiblissement soudain s'en était suivi. Notre vieille brave Lenchen, qui le soigne comme aucune mère ne soigne son enfant, monta et revint me dire que je pouvais entrer, qu'il semblait assoupi. Lorsque nous pénétrâmes dans la chambre, il dormait, mais pour ne plus se réveiller. Le pouls et la respiration avaient cessé. Pendant ces deux minutes, il s'était endormi tranquillement et sans douleur.

Tous les événements qui arrivent par nécessité de la nature portent en eux-mêmes leur consolation, quelque

terrible qu'ils soient. De même ici. L'art médical aurait peut-être pu lui assurer encore pour quelques années une existence végétative, la vie d'un être impuissant que les médecins empêchent de mourir soudainement, mais laissent s'éteindre petit à petit, au grand triomphe de leur art. Notre Marx ne l'aurait jamais supporté. Vivre au milieu de multiples travaux inachevés, dévoré par la soif inextinguible de les achever, et être dans l'impossibilité de le faire, lui eût été mille fois plus pénible que la paisible

mort qui vient de l'enlever. Il aimait à dire avec Epicure que « la mort n'est pas un malheur pour celui qui s'en va, mais pour ceux qui restent ». Voir cet homme puissant, génial, végéter comme une ruine, pour la gloire de la médecine, et servir de cible aux railleries des philistins, qu'il avait si souvent écrasés quand il était en pleine vigueur — non, il vaut mille fois mieux qu'il en soit ainsi et qu'après-demain nous le portions dans la tombe où repose déjà sa femme.

Après ce qui s'était passé et que les docteurs eux-mêmes connaissent moins bien que moi, il n'y avait plus, à mon avis, que cette issue.

Qu'il en soit ainsi ! L'humanité est diminuée de toute une tête, de la tête la plus géniale des temps modernes. Le

mouvement du prolétariat continue sa marche, mais son point central, celui vers lequel Français, Russes, Américains, Allemands se tournaient spontanément dans les moments décisifs, pour obtenir chaque fois le conseil clair et indiscutable que seuls le génie et la science approfondie pouvaient donner, ce point-là a disparu. Les célébrités de clocher, les petits talents, sinon les charlatans, ont le champ libre. La victoire finale est indubitable, mais les détours, les déviations locales et temporaires, déjà inévitables, vont se multiplier.

Allons ! C'est à nous maintenant de frayer notre voie, car n'est-ce pas là notre raison d'être ? Et ce n'est pas encore cette fois-ci que le courage nous fera défaut.

A toi,

F. ENGELS.

1. *Sorge, Frédéric Antoine* (1828-1906). — Communiste allemand, fut l'un des dirigeants des sections locales de la Ire Internationale aux Etats-Unis d'Amérique et, après le transfert du Conseil de l'Internationale à New-York, le secrétaire général de l'Internationale. Il a entretenu avec Marx et Engels une correspondance suivie.

2. *Longuet, Jenny* (1844-1883). — Fille aînée de Marx, femme du socialiste français Charles Longuet.

3. *Schorlemmer, Karl* (1834-1892). — Communiste allemand, professeur de chimie à Manchester, ami d'Engels.

4. *Tussy (Marx, Eléonore)* (1856-1898). — Fille cadette de Marx, prit une part active au mouvement ouvrier anglais.



KARL MARX à 18 ans.

Cliché « Monde ».

L'ANTITHÈSE PROUDHON-MARX

Dans toute l'œuvre, pourtant volumineuse, de Proudhon, pas une seule fois les quatre lettres du nom de Marx ne se montrent ensemble. Par contre, dans les ouvrages de Marx, y compris « Le Capital », le nom de Proudhon revient assez souvent sous la plume du Maître. Bien mieux : un livre entier lui est consacré : « Misère de la philosophie, réponse à la philosophie de la misère de M. Proudhon ». L'argumentation marxienne y poursuit sa démarche implacable, pendant qu'autour d'elle volètent les saillies, fuse la satire, claquent les lanières du pamphlet.

Marx attaqua. Proudhon ne répondit jamais. Le plus prolifique et le plus infatigable bavard du XIX^e siècle avec Victor Hugo (étonnants génies par ailleurs), n'opposa à cette offensive, passionnée souvent jusqu'à la fureur, en dépit de son caractère souverainement scientifique, — que le silence !

Ce silence, nous n'avons pas à l'expliquer, ni à le juger. Nous aurions à choisir entre trop de raisons possibles pour être certains de tomber sur la bonne. Mais il permet de constater que l'opposition Proudhon-Marx, considérée du moins sous l'angle de son expression polémique, ne fut en quelque sorte qu'une antithèse à « sens unique ».

Pourtant, les deux penseurs avaient été amis. Marx évoque ces nuits de 1844, année de son séjour à Paris, au cours desquelles, selon sa propre expression, il « injectait Proudhon de hégélianisme ».

Mais, peu de temps avant la publication de sa « Philosophie de la misère » Proudhon avait dit à Marx : « J'attends votre férule critique ». « Bientôt celle-ci tomba sur lui, écrit ce dernier dans le *Sozial-Demokrat* de janvier 1865, de façon à briser à tout jamais notre amitié. »

Parmi les différences irréductibles qui devaient creuser l'abîme, nous pouvons aisément dégager et étudier au moins les plus déterminantes : différences des tempéraments, des origines philosophiques, des méthodes, des critiques de l'ordre établi, des remèdes révolutionnaires proposés.

Considérons d'abord les différences de tempéraments. Il serait difficile d'imaginer deux personnalités faites d'éléments plus inconciliables que celles de Proudhon et de Marx. La per-

sonnalité de Proudhon, puissante, inégale, prolixe, porte allègrement tous les contraires ; rationaliste et sentimentale, pleurarde et vengeresse, frondeuse et messianique, elle scintille des mille reflets disparates de la plus pittoresque contradiction. A l'opposé, la personnalité de Marx évoque plutôt la force sombre.

Proudhon dévore avec une glotonnerie déconcertante, sans toujours prendre le temps de les digérer, toutes les disciplines et toutes les techniques connues de son époque, — et tout seul. C'est le Pantagruel des autodidactes. Or, Marx déteste cette race d'hommes. Il leur trouve l'esprit « épicier ». Il aborde, lui, la science sociale, déjà rompu à la discipline intellectuelle des Universités allemandes, armé de cette sérénité spéculative, teintée de cynisme, qu'il doit à son origine hébraïque, servi même par une sorte de lourdeur germanique, dédaigneuse des réclames de foire, s'avancant avec une lenteur sûre de char d'assaut.

Enfin, Marx est d'origine bourgeoise : il a choisi sa voie. Proudhon est d'origine ouvrière : sa voie, il l'a conquise, grâce au miracle d'une intelligence exceptionnelle, hors des cadres où sa classe devait naturellement le circonscrire. Et Proudhon, comme on dit, n'en est pas toujours revenu.

Si nous regardons maintenant la différence de formation et aux philosophies dont chacun d'eux fera la base de sa doctrine, l'opposition n'est pas moins éclatante. Proudhon et Marx ont bien ceci de commun qu'ils fulminent contre les philosophes de leur temps, mais leurs raisons ne sont pas du tout les mêmes : le premier leur reproche l'emploi d'un langage incompréhensible au peuple et qui rend la philosophie impraticable ; le second les combat pour leur Idéalisme, ce qui est autrement grave et fondamental. Proudhon, philosophe à la mode antique, résurrection, en plein XIX^e siècle, d'Héraclite et des Stoïciens, croit encore aux « vérités éternelles », immobiles en quelque ciel, comme à des forces capables d'introduire l'ordre et l'harmonie dans le chaos du monde ; Marx, qui se moque des vérités éternelles, se tourne vers la réalité mouvante, vraie aujourd'hui, fausse demain, et s'assimile la Philosophie dialectique de Hegel dont il fait, en la retournant, un matérialisme dialecti-

que. (L'Idéalisme hégélien n'était, selon l'expression même d'Engels, qu'un « matérialisme renversé sur la tête. »)

La conséquence de cette opposition se traduit aussitôt par une opposition de méthodes. La méthode proudhonienne est rationaliste. Celle de Marx exclusivement historique. C'est au nom des Vérités éternelles, par le moyen d'une application rigoureuse de la loi de Justice que Proudhon prétend dénouer le drame social.

Marx dénonce la « misère » de cette « philosophie », oppose à son impuissance un rire presque sardonique. Dans la méthode marxienne, l'infécondité de l'idéalisme proudhonien va rejoindre la stérilité du sentimentalisme des Cabot, des Leroux, des Saint-Simon, des Fourier. Or, l'idée de justice, qui forme le pivot de la doctrine proudhonienne, relève à ses yeux, autant de l'idéalisme des vieux philosophes grecs que du sentimentalisme des socialistes, leurs contemporains. Enchaînement de faits exclusivement historiques, évolution tour à tour heurtée et conciliatrice, où les contraires s'affrontent d'abord, fusionnent ensuite, tout cela soumis à des lois rigoureuses auxquelles la volonté de l'homme se subordonne, mieux que par contrainte, inconsciemment : pour Marx le mouvement social ne s'explique pas autrement. Poème irréversible entraîné au rythme des lois de l'évolution sociale, les mêmes qui exigèrent que la petite propriété agricole et le métier artisanal fissent place nette devant le mode de production capitalistes, les mêmes qui mènent à présent le capitalisme vers sa fin par la concentration des capitaux et l'inévitable avènement d'une économie socialiste, conséquence même de cette concentration.

Quand il s'agit de la critique de l'ordre existant, la contradiction entre les deux penseurs s'aggrave jusqu'à en ébranler la sérénité de Marx et déchaîner ses sarcasmes. Là, les jugements de Marx se font d'une violence qui semblerait confiner à la cruauté, si on ne savait l'homme immunisé contre cette faiblesse par le scrupule de l'objectivité scientifique, poussé chez lui à un très haut degré.

D'abord, la critique de Marx et celle de Proudhon ne sont pas issues de la même source. La première part de l'é-



Proudhon, par Daumier.

tude du prolétariat industriel. Ce sont les ruraux qui intéressent la seconde. Il y a aussi leur point d'arrivée. Comme on l'a dit, Proudhon, malgré ses origines « n'est pas peuple ». Malgré ses origines, Marx l'est. C'est un double paradoxe. La critique proudhonienne se fait en faveur de la classe moyenne française, celle de Marx en faveur du prolétariat mondial. Proudhon économiste enfante la « valeur constituée » qui représente un mélange assez trouble de comptabilité et d'analyse psychologique. La plus-value de Marx, moins hétéroclite, se ressent mieux de la froide arithmétique qui lui a donné naissance. D'autre part, en Proudhon, il y a deux hommes. Sa théorie des contradictions économiques lui montre en chaque catégorie économique (division du travail, concurrence, crédit, etc...) un bon et un mauvais côté, et il se voit obligé d'épouser ces contradictions et de se scinder lui-même en deux. Il y a le Proudhon, première figure, qui apparaît aux bourgeois de son époque comme le plus effarant des démolisseurs. (D'ailleurs sa vanité se

complait à appuyer certains traits qui lui donnent un certain air de loup-garou.) Il est le belluaire, que l'on voit retrousser ses manches, et qui va tomber à bras raccourci sur la Propriété (« la propriété c'est le vol »), sur le Christianisme (« Dieu, c'est le mal »), sur l'Etat (car il est anarchiste) sur les socialistes (car il n'est pas un rêveur). Mais l'autre Proudhon est là qui veille, le Proudhon, deuxième figure. En fin de compte, la propriété est maintenue, l'état conservé, l'anarchie réduite à un simple fédéralisme. Là-dessus le mépris de Marx éclate : « Il veut planer en homme de science au-dessus des bourgeois, et des prolétaires ; il n'est que le petit bourgeois, bâzotté constamment entre le capital et le travail, entre l'économie politique et le communisme ». Et Marx de railler toutes ces voltes-faces, conséquences prévues d'une base scientifique insuffisante : « Ce qu'il vous corne aux oreilles, sur un ton de saltimbanque et de fanfaron, ce sont ses propres louanges, un ennuyeux radotage et d'éternelles rodomontades sur sa prétendue science. »

Pour Marx, le Proudhon de la « Philosophie de la Misère » n'est guère différent du Proudhon de l'extrême début de sa carrière : « Son œuvre d'écolier sur la langue universelle témoigne du sans-gêne avec lequel il s'attaqua à des problèmes pour la solution desquels les connaissances les plus élémentaire lui faisaient défaut ».

Quant à l'appoint soi-disant « constructif », « positif » de Proudhon c'est pour Marx une trahison pure et simple. Tandis que le marxisme propose la lutte des classes, l'expropriation de la classe capitaliste, la prise intégrale du pouvoir par les ouvriers de manière à instaurer une « dictature du prolétariat », Proudhon prétend non pas supprimer le capital, mais établir la gratuité du Crédit, non pas faire disparaître la propriété, mais la répandre et la généraliser dans la petite-bourgeoisie ; il « rêve » d'une impossible « banque du peuple » à prêt sans intérêt ; d'un utopique régime des contrats, à substituer au régime des lois. « On a accusé Proudhon de trahir la révolution, conclut Marx. Seuls ceux qui s'y sont laissé prendre ont crié. Moi, je n'ai pas poussé les hauts cris. »

Telle est l'opposition Proudhon-Marx, grave, profonde, irrécyclable. On a parlé des ressemblances partielles des deux doctrines. Il est vrai que Proudhon, sur bien des points a préparé Marx, l'a annoncé, l'a confirmé. Mais combien leurs points de départ et leurs points d'arrivée respectifs restent impénétrables l'un à l'autre ! Limité dans l'espace (car Proudhon est essentiellement français) le Proudhonisme, en dépit d'une bruyante parade, n'apparaît guère comme une doctrine de chambardement.

La sécheresse scientifique du Marxisme, en revanche, sa force homogène et impassible, le caractère de nécessité d'apparence inhumaine de sa dialectique, ont trouvé, si l'on en croit certains aveux, certaines résistances de la part du caractère français. A commencer par Jaurès lui-même dont le socialisme en appela au libre-arbitre, aux forces d'indignation, de pitié, de justice des révolutionnaires. Par là, Jaurès appartenait moins à la postérité de Marx qu'à celle de Proudhon. On a parlé d'une conciliation du Marxisme et du Proudhonisme, du moins en France, précisément pour mieux permettre la conciliation du Marxisme et du tempérament français.

C'est une question qui ne nous semble pas être d'ordre doctrinal, mais pratique, ou si l'on veut pragmatique. Nous n'avons pas à en traiter ici, et l'intégralité du marxisme, comme science et comme principe d'action, ne saurait être remise en question par la position de ce problème.

Henry-Leconte.

Bernstein et le Marxisme

RÉFORME OU RÉVOLUTION

Alors que dans le mouvement ouvrier, l'impuissance et l'utopie des méthodes réformistes s'affirme plus nettement de jour en jour, il ne serait pas superflu d'examiner les arguments du premier théoricien du réformisme, de celui qui exprima avec le plus de netteté le courant « revisionniste » d'il y a 35 ans, d'où devait sortir le réformisme actuel !

Rendons justice à Bernstein, à l'encontre de ses adeptes actuels, il ne camoufla pas ses théories sous une demagogie verbale et d'autant plus vaine, et sut concilier la « pratique » de la social-démocratie à sa « théorie ».

1895-1900. — Le marché mondial est en formation. La découverte de débouchés nouveaux insufflé une vigueur nouvelle au capitalisme. Les crises s'espacent et s'atténuent ; la situation de la classe ouvrière s'améliore, ses syndicats se multiplient, la social-démocratie allemande, seul parti prolétarien, remporte d'importants succès électoraux.

Les contradictions du développement capitaliste prévues par Marx semblent s'aplanir. En vingt ans le capitalisme a haussé le niveau de la vie de l'ensemble de la société et son développement harmonieux doit se poursuivre. Avec le temps, le parti du prolétariat conquerra la majorité des suffrages et se trouvera à la tête de la majorité sans passer par une sanglante révolution.

Bernstein donna des bases théoriques à ce mouvement opportuniste. Marx avait cherché l'ossature de la société bourgeoise dans son économie. Il avait analysé la société bourgeoise dans son « devenir » et était parvenu à la conclusion que le capitalisme succomberait sous le poids de ses contradictions croissantes et qu'il produirait d'ailleurs son propre fossoyeur : le prolétariat moderne.

Les crises disparaissant, Bernstein remit en question toutes les bases du marxisme.

En période de prospérité économique le développement des forces productives de la société, l'amélioration du sort de l'ouvrier, firent croire à Bernstein que l'homme dominait et dirigeait les forces économiques aveugles, auxquelles il était soumis en période de crise.

Les revendications économiques du prolétariat, satisfaites jusqu'à un certain point, grâce aux syndicats et aux coopératives, suffirent à la classe ouvrière et les revendications politiques se trouvent ainsi rejetées au deuxième plan en période de prospérité. Le mouvement socialiste se divise, d'après Bernstein, en deux courants : un courant constructif poursuivant l'émancipation du prolétariat par l'organisation économique ; et un courant destructif, spontané, que Bernstein qualifie de terroriste et de demagogique et qui poursuit cette émancipation par l'expropriation politique.

Voyant dans le marxisme un tel dualisme, Bernstein rejette l'apport fondamental de Marx : la liaison des luttes politiques et économiques du prolétariat.

Subjugué par la prospérité allemande de son époque, Bernstein prend les phénomènes d'une époque de développement du capitalisme pour les lois éternelles de l'économie capitaliste. Le crédit et les Cartels écartent la crise. Se basant sur la répartition des revenus (chiffres d'ailleurs contestés par K. Kautsky), Bernstein croit y voir la stabilité sociale de la petite et de la moyenne bourgeoisie ; à la concentration du capital il oppose les sociétés par action (en réalité : propriété collective d'une minorité sans fonction dans la production !)

Ainsi le fossé entre la Bourgeoisie et le Prolétariat, loin de s'approfondir, se comble par le développement des classes moyennes, par la socialisation du capital, par l'élévation du niveau de vie de la classe ouvrière. Aussi Bernstein ne voit ni la nécessité, ni la possibilité d'une justification purement matérialiste du socialisme. Il accuse Marx de vouloir tout ramener aux seuls facteurs économiques et de ne pas assez tenir compte de l'élément psychologie, de l'élément humain —, il critique ainsi une caricature du marxisme, due d'ailleurs à bien des prétendus « marxistes », et non le marxisme. — Les hommes font leur propre histoire ; sans un prolétariat conscient, par suite organisé et fort, la crise la plus terrible n'engendrera pas le socialisme.

On ne saurait de même reprocher à Marx, son prétendu dogmatisme, dont se sont rendus coupables les pseudo-marxistes qui remplacent l'analyse dialectique par l'application mécanique de formules et de citations.

Quant à Bernstein, rejetant les bases matérialistes du socialisme il les remplace par de vagues appels à la justice et à la bonté humaines.

Il prêche une meilleure répartition des bénéfices, sans s'attaquer au mode de production alors que celle-là n'est que la condition et la suite nécessaires de celui-ci.

Ce sera par des réformes, savamment dosées pour ne pas entraver certaines couches bourgeoises toutes prêtes à aider la social-démocratie, et non par des tirades révolutionnaires qui les font fuir, que cette meilleure répartition sera réalisée. D'un parti prolétarien, le parti social-démocrate doit devenir un parti populaire.

Les intérêts du prolétariat font place à un vague intérêt général, intérêt de la nation. Transportant ses théories sur le plan international, Bernstein en arrive même à considérer l'armée bourgeoise comme l'armée nationale (préparant ainsi le terrain à la trahison du 4 août 1914).

Ainsi le socialisme, fruit idéal de la bonté des hommes, se réalisera dans l'intérêt général, graduellement et légalement, au sein de la société bourgeoise, essentiellement démocratique.

K. Kautsky, puis Rosa Luxembourgeois ont à l'époque réfuté les théories de Bernstein dans des articles de journaux et des brochures.

Malgré trente ans de recul certains aperçus de Rosa Luxembourgeois sont d'une actualité brûlante. Elle montre l'utopisme et l'impuissance des moyens d'adaptation du capitalisme prônés par Bernstein : le crédit arrêtera les crises en amplifiant la production au delà des limites du marché ; les Cartels sont inopérants et ne suppriment aucunement la concurrence et l'anarchie du mode de production capitaliste ; elle analyse l'action syndicale et ses limites. Elle mit en lumière l'importance de la démocratie pour le mouvement ouvrier et montra que la démocratie que Bernstein croyait inséparable du capitalisme évolué n'était, en réalité, nécessaire au développement du capitalisme qu'à une certaine époque et dans certaines conditions. Elle prophétisa l'abandon par la bourgeoisie de toutes les libertés démocratiques conquises par le prolétariat !

Les théories de Bernstein ne résistèrent pas au bistouri marxiste.

K. Kautsky : *Le marxisme et son critique Bernstein.*
R. Luxembourgeois : *Réforme ou Révolution.*

La pratique qui en découle est réfutée chaque jour par les faits, et cependant le réformisme vit encore et semble même avoir renforcé ses positions dans la classe ouvrière.

Les réformistes de nos jours n'ont d'ailleurs pas apporté de nouveaux arguments aux idées de Bernstein.

Nos socialistes, après avoir chanté la prospérité américaine et les hauts salaires, le capitalisme américain renoué et sans crises, cherchent aujourd'hui à convaincre la bourgeoisie de la nécessité de la semaine de 40 heures dans son intérêt (intérêt général) oubliant ainsi le principe le plus élémentaire de l'économie, le capitaliste ne peut donner à l'ouvrier que la valeur de sa force de travail, à moins de cesser d'être capitaliste!

L'utopie de la collaboration des classes se révèle de plus en plus.

En France, le soutien socialiste aux « gouvernements de gauche » s'est montré incapable de réaliser la moindre réforme sociale et s'est même associé à des mesures de spoliation.

Les réformes obtenues dans l'immédiat après-guerre par la classe ouvrière n'ont pas été les fruits de la générosité démocratique de la bourgeoisie, ni de la majorité parlementaire, mais des concessions arrachées à la bourgeoisie, effrayée par le mouvement des masses.

Le maintien même de ces réformes ne peut être réalisé que contre la bourgeoisie, et non avec elle.

Lorsque la bourgeoisie se sent trop faible pour maintenir sa domination de classe elle rejette les loques démocratiques et saisit le glaive sanglant de la dictature de classe, sous quelque forme que ce soit : dictatures militaires et policières en Europe centrale, dictatures fascistes (Allemagne, Italie).

Elle n'hésite pas alors à fouler aux pieds les droits de cette démocratie que Bernstein croyait éternelle!

Les sociaux-démocrates en appellent à la démocratie, à la constitution (qui règne quelque part au ciel) et ne font rien pour la défendre.

Ils restent dans les limites étroites et fastidieuses du jeu parlementaire, alors que la bourgeoisie lance ses hordes fascistes dans la rue. L'ouvrier *citoyen* (citoyen bourgeois) cher à Bernstein, nous y sommes en plein!

Sur le terrain économique le socialisme scientifique est remplacé par de vagues appels sentimentaux.

Parmi les capitalistes on distingue les bons et les méchants, les sages et les fous, ceux qui accepteraient la semaine de 40 heures (ou qui payaient des hauts salaires en 1927-28) et ceux qui veulent la guerre : les marchands de canon.

Les résultats de toute cette politique de compromis, de concessions, d'alliances électorales plus ou moins touchées, de passivité, nous ne les connaissons que trop : *le tragique exemple allemand* : la situation objectivement révolutionnaire, une bourgeoisie affaiblie, désemparée, un prolétariat organisé, nombreux, puissant..., et l'écrasement par les bandes hitlériennes (la social-démocratie *seule* est loin d'ailleurs d'en porter toute la responsabilité) et nous ne voulons pas revenir sur l'ignoble conduite de 1919 des chefs social-démocrates.

L'Espagne : où en attendant le bon vouloir de la bourgeoisie, hier encore liée par la féodalité, au prolétariat, les socialistes votent la déportation des ouvriers révolutionnaires qui ont cru à leurs promesses et ont voulu les réaliser.

Enfin les nombreux pays où la collaboration socialiste s'est achevée en Union nationale, comme en Angleterre, sans avantage pour la classe ouvrière.

La liste est longue... et cependant nous ne croyons pas

que le réformisme soit une excroissance monstrueuse du mouvement ouvrier, mais au contraire un état de choses permanent, que nous devons d'autant plus combattre et qui a de profondes bases dans la classe ouvrière.

Les masses dupées par les chefs? pas durant quinze ans, pas après tant d'expériences. Les bases sont plus profondes. La question mérite d'être étudiée spécialement.

Remarquons d'abord qu'il est indispensable de tenir compte des différences nationales spécifiques, aussi ne croyons-nous pas les diverses explications données exclusives les unes des autres.

1. On peut comme Lénine, voir dans le réformisme une théorie, reflétant la situation économique privilégiée d'une aristocratie ouvrière, à intérêts distincts des intérêts historiques du prolétariat, couche par suite disposée à perpétuer cet état de choses par la collaboration des classes.

Ainsi l'exploitation renforcée du prolétariat colonial et la situation dominante de l'Angleterre sur le marché mondial lui ont permis de réaliser un *surprofit* dont a bénéficié une partie du prolétariat anglais.

De même, aux Etats-Unis, la richesse du sol, la facilité d'extraction des matières premières, constituèrent pour le capitalisme américain une sorte de rente différentielle, dont bénéficièrent les ouvriers qualifiés. En Amérique, il faut aussi y adjoindre l'utilisation adroite des préjugés de couleur par le patronat (situation sociale inférieure des nègres).

Citons enfin la petite Hollande dont l'exploitation des peuples Indonésiens constitue le principal revenu.

Cette thèse apparaît probante dans un grand nombre de cas, à condition de ne pas la pousser à l'extrême en voyant partout les surprofits coloniaux. (Exemple de l'Allemagne.)

2. Il semble aussi que dans certains pays, où prédomine le prolétariat industriel l'amélioration de ses moyens d'existence, arrachée en réalité, à la bourgeoisie par sa seule force, lui apparaisse comme le prélude à la prise pacifique du pouvoir : l'illusion du pouvoir à son approche. Ainsi le développement de la social-démocratie allemande et de ses syndicats modèles. L'illusion parlementaire est encore vive dans la classe ouvrière.

3. N'oublions pas l'influence de la société. L'ouvrier vit dans la société bourgeoise : à l'école, dans la rue, dans ses sports, par les livres, par les journaux, par le cinéma, il est constamment sous l'influence de l'idéologie bourgeoise.

On tient aussi rarement compte du grand rôle de la *tradition* dans le mouvement ouvrier (passivité de la masse).

La grève générale anglaise de 1927 resta dans la légalité et ceci non seulement par la faute des chefs : dans « Réforme ou Révolution » Rosa Luxembourg fustigeait déjà la légalité des syndicats anglais.

En Angleterre, en Allemagne, en Belgique, la religion joue encore son rôle de conciliateur social.

Enfin, l'existence d'un parti révolutionnaire défendant les intérêts exclusifs du prolétariat, et placé sous son contrôle permanent conditionne la prise de conscience de classe par le prolétariat et, par suite, le recul du réformisme que la crise actuelle aurait dû fortement ébranler.

Que l'on se souvienne de l'élan communiste de 1920 pour voir la force d'attraction d'un parti réellement révolutionnaire!

Quoi qu'il en soit, le réformisme groupe encore de larges masses ouvrières et la liaison du mouvement ouvrier et du socialisme est loin encore de signifier l'identité du mouvement ouvrier et du socialisme.

MICHEL BRUN.

SOUTENEZ NOTRE EFFORT ET ABONNEZ-VOUS A "MASSES"

Philosophie du Droit et Marxisme

I. — Les positions capitalistes

La philosophie du droit est science, sinon nouvelle, du moins d'actualité.

Longtemps on n'a compris l'étude du droit que comme une accumulation dans la mémoire de textes considérés comme à peu près sacrés. Ce n'était pas du droit, c'était de la théologie.

Lorsque, en France, Napoléon eut fait codifier le Droit Civil, on se figura avoir bâti un monument éternel. On n'envisageait pas le droit se transformant tous les jours ; on avait autant de scrupules à modifier le Code, on craignait autant d'en mal interpréter l'esprit public qu'on craint aujourd'hui de modifier le Code de droit public international qu'est le traité de Versailles.

En droit national privé, on a cependant évolué, et de nos jours, l'excès ne vient certes pas de l'immobilité des textes, mais peut-être au contraire de leur trop grande mobilité.

On a pris l'habitude de regarder le droit sans craindre d'y toucher ; on a même le courage de le critiquer comme si on était bien certain que les codes ne sont pas la parole de Dieu, et il y a bien peu de temps qu'on est libéré de cette superstition. La philosophie du droit est dernière née.

A la fin du XIX^e siècle, un juriste, M. de Vareilles-Sommières pouvait commencer ainsi un de ses livres : « J'enseigne dans cet ouvrage, ce que personne n'a jamais enseigné, les premiers principes du droit ». Si ce silence avait été le résultat d'un plan concerté, il eut prouvé l'intelligence géniale des marchands d'idées. 30 ans, en effet d'études de philosophie du droit ont mené cette science de la conception d'un droit d'origine divine à une conception toute voisine du Marxisme, bien qu'énoncée souvent sans conscience absolue des conséquences révolutionnaires des doctrines enseignées.

Les problèmes de la philosophie du droit sont toujours à peu près les suivants : Qu'est-ce que le droit ? Quels sont ces rapports avec la morale ? Qu'y a-t-il sous la notion de justice ? Quels doivent être les rapports du juste et du légal ? etc... Un problème nous intéressera présentement. Sans approfondir la question des rapports du droit et de la justice, nous allons nous demander si, en face d'une loi qui ordonne blanc, on a des moyens de reconnaître que blanc est effectivement juste.

Le législateur ordonne donc blanc ; si les juristes de l'école capitaliste moderne veulent bien reconnaître que blanc n'est peut-être pas toujours juste, mais tend à l'être, du moins affirment-ils que noir serait inique.

Au nom de quels principes ? A quoi reconnaît-on que c'est blanc qui est bien et noir qui est mal ?

N'oublions pas que nous sommes ici en philosophie capitaliste ; faites abstraction un moment de la réponse que vous avez toute prête : le législateur fait une loi parce que tel est l'intérêt de la classe qu'il représente. » A cette solution marxiste, nous voulons vous conduire, mais pas avant d'avoir reconnu que les explications capitalistes sont impraticables. Bien plus, ce sont les explications capitalistes qui nous conduiront elles-mêmes au marxisme.

Le problème est le suivant : justifier la loi par des motifs désintéressés ; démontrer l'universalité du droit, son caractère commun à tous les hommes d'une même époque et de civilisation équivalente ; en un mot, dire que la loi bonne pour le maître est bonne pour l'esclave : projeter dans le domaine de l'abstrait le mythe contre-révolutionnaire de l'unité des classes. Il s'agit de justifier le dogme « lex quid jus », c'est la loi, parce que c'est le Droit, le Droit avec un D, le Droit qui ne peut être

que commun à tous les hommes et même extérieur à l'humanité, pour l'opposer à la remarquable formule de l'allemand Seydel. « Il n'y a pas de droit sans le Herrscher, au dessus du Herrscher ou à côté du Herrscher, il y a un droit seulement par le Herrscher.

Il y a une explication qui a le mérite d'être la seule logique : puisque Dieu nous a donné la Loi, c'est qu'elle est bonne. Le droit divin est juste par définition. Le tout est d'admettre que Dieu tienne le bulletin de vote de nos législateurs modernes.

Cette thèse ayant l'inconvénient d'être un peu démodée, on s'est efforcé de la rajeunir, et on a inventé l'histoire du Droit Naturel.

Qu'est-ce que le droit naturel ? C'est le droit idéal, le droit parfait vers lequel doit tendre et tend en fait la législation positive d'un état.

Vous voyez la manœuvre : le droit tel qu'il paraît dans la loi, n'est pas parfait comme pouvait être un droit dicté par Dieu, comme on a prétendu que l'étaient les lois d'inspiration divine, telle la loi mosaïque, les ordonnances des rois de droit divin, les décrétales des papes.

Non, il n'est pas parfait, mais il tend à l'être, il tend à se modeler sur le droit naturel.

C'est très habile ? Chaque fois que l'on voudra faire échouer une réforme, on dira : « gardez-vous de toucher à cette institution du droit positif, elle répond au droit naturel. »

Lorsqu'en 1816, on a supprimé le divorce, c'était au nom du droit naturel. Lorsque les libéraux ont combattu la réglementation de la durée de la journée de travail, on a invoqué le droit naturel.

Qu'est-ce donc que ce droit naturel qui, par définition, devrait être unité et qui commande les solutions les plus contradictoires ?

Les professeurs de droit bourgeois ont senti bientôt que ce terrain était aussi peu stable que le terrain du droit divin. Ce Droit, ce Droit unique, cette idole qu'on pourra opposer comme dernière barrière sacrée à la masse envahissante du prolétariat, n'arrivera-t-on donc pas à démontrer qu'il est sacré, bien qu'on ait admis par la force des choses qu'il n'était plus divin ?

Ne croyons pas que cette lutte, bien qu'abstraite, soit purement formelle ; elle nous intéresse au plus haut point : n'oublions pas que derrière le droit bourgeois, c'est toute la propriété qui se cache. Lorsque nous nous attaquons à la propriété c'est cette conception du droit naturel qui nous barre la route. Pourquoi nous heurtons-nous à tant de prolétaires qui défendent cette propriété qu'ils ignorent ? C'est qu'ils ont dans le sang l'idée que le droit de propriété est un élément de ce droit naturel dont on leur a appris que la disparition amènerait la fin de la civilisation.

Le droit naturel, c'est un mythe que nous devons détruire. D'ailleurs il se détruit lui-même. Il se détruit par les faits : le droit naturel, inventé par besoin d'unité sert de base aux solutions les plus contradictoires de la législation positive ; si les solutions les plus opposées se réclament d'un même droit naturel, c'est que ce droit naturel n'est qu'un mythe.

Il se détruit par les idées : on avait construit cette théorie du droit naturel pour l'opposer aux conceptions théistes du droit, on espérait découvrir un droit purement humain qui ne ferait appel à aucune de nos croyances philosophiques ou religieuses, et on s'aperçoit que ce fameux droit naturel devant lequel tous les hommes devraient s'incliner est indécouvrable, sinon inexistant. Tous les droits positifs se prétendent calqués sur le Droit Naturel ; faut-il donc se réjouir de proclamer la contingence du droit ? Le législateur n'aurait-il pour toute norme que ses

propres aspirations métaphysiques ou religieuses ? Chaque philosophie aurait-elle une cristallisation qui lui serait propre dans le domaine juridique. Et si le droit n'était que le masque de la philosophie ne serait-il aussi, peut-être, que « le masque de la force ».

Non, par tous les moyens, il faut arriver à prouver que le droit est Un, et que la législation bourgeoise en est la seule émanation possible. Dès lors que les théoriciens du droit naturel, comme les théoriciens du droit divin avaient échoué à cette tâche les « positivistes juridiques » tentèrent cette œuvre.

Le représentant le plus illustre de cette nouvelle école fut le doyen de la faculté de droit de Paris, M. Duguit. Le drapeau seul de son école : positivisme juridique marque bien qu'il va s'efforcer d'écarter de son explication du droit toutes considérations d'ordre métaphysique.

Le problème est toujours le même : existe-t-il un droit pré-existant et supérieur à la loi, vers lequel la loi doit tendre et surtout peut-il être découvert par les données de l'expérience ? Ecarter les postulats métaphysiques que n'avaient pu éviter les partisans du droit naturel, telle est la tâche de cette école qui, pour cette raison, s'est intitulée école positive.

Cette tentative est d'autant plus intéressante qu'elle aboutit au marxisme dans sa forme extrême.

Quelles sont ces données de l'expérience ? Bien peu de chose. Elles ne nous apprendront rien sur la forme que l'on doit donner à la famille, sur l'organisation de la société ? Simplement : qu'il reste acquis non point comme un postulat, mais comme constatation directe que l'homme est un être conscient et social... Affirmer que l'homme est un être social, qu'il vit en société, c'est affirmer en même temps l'existence d'une loi sociale. »

Voilà une conclusion qui étonne chez un positiviste : inférer de l'existence d'une société à la nécessité d'une loi sociale. Ce n'est sûrement pas du positivisme, c'est presque de la théologie.

Et puis, même cette fameuse loi sociale reconnue, affublons-là d'une majuscule, et essayons d'en faire un code civil ! Nous retombons dans la métaphysique : pas un légiste ne pourra s'en tirer s'il ne fait appel qu'aux données de l'expérience. Il devra puiser dans ses propres conceptions philosophiques concernant les formes qu'il estime — lui — nécessaires au bonheur de la société ou de la classe qui lui sert son traitement. Alors, ce fameux Droit, cet étalon qu'on voudrait pouvoir enfermer lui aussi au Conservatoire des Arts et Métiers, est-il une uto-

pie ? Ce Dieu qu'on oppose à toutes nos revendications, ce Dieu qui a fixé la famille et la propriété, n'est-il qu'un simulacre ? Et, lorsqu'on veut nous faire passer pour des sacrilèges, ne serions-nous que des briseurs d'idôles ?

Duguit lui-même d'ailleurs se charge de la briser, l'idole : Durkheim lui-même, conduit par la logique donne à sa doctrine la forme extrême qu'il ne pouvait éviter ; on lit dans un de ses ouvrages que lorsque la loi ordonne, elle ne dit pas « fais cela » parce que c'est ton bien, parce que ton bonheur en dépend. « Elle lui dit fais cela parce que cela est. »

Alors, ce droit obligatoire parce que Droit, ce principe devant lequel on doit s'incliner parce que Principe, c'est dans les gendarmes qu'il puise sa forme obligatoire ?

Ne touche pas à la loi, non pas qu'elle soit le Droit ! « Fais cela parce que cela est ! » Sinon, la prison, l'huissier ou la vente aux enchères.

Ajoutons : si tu ne le fais pas, les gendarmes, la prison ou l'huissier et la vente aux enchères !

Voilà ce qu'est devenu, sous la plume des écrivains bourgeois, le dogme de la perfection de la loi, émanation de Dieu. Ce sont eux, comme nous le disions au début de cet article, qui nous ont conduit par la main au seuil de la conception marxiste du Droit : car, enfin, quelle différence y a-t-il entre la phrase : « fais cela parce que cela est » et la célèbre formule : « le Droit est le masque de la force ». Rien, sinon la personnalité des auteurs.

Ainsi, nous avons été insensiblement conduit, partant de la conception d'un Droit d'origine divine, passant par la théorie du Droit Naturel à la forme extrême du positivisme juridique, à la négation du Droit conçu comme une abstraction transcendente ou même expérimentale s'imposant au législateur comme un absolu vers lequel doit tendre toute loi. La loi s'impose parce que loi ; le droit n'est que la mise en formule des rapports nécessaires des hommes vivant en société à une époque donnée de l'histoire, pour une fin économique et politique déterminée.

Exclut-il toute notion de justice, exclut-il tout idéal ? C'est la fameuse question de l'idéalisme historique opposé par Jaurès au matérialisme historique. Mais là, nous entrons dans la deuxième partie de notre exposé, l'étude des positions marxistes du problème.

Ce sera l'étude d'un article suivant.

M. MANUEL.

POUR LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE MARX

COLIS ELEMENTAIRE

Marx. — Adresse inaugurale de l'A. I. T. ..	1 »
Marx. — Genèse du Capital	3 »
Marx. — Salaires, prix et profits (extraits).	2 »
Marx. — Critique du programme de Gotha.	2 »
Marx. — Travail salarié et capital (extr.).	1 »
Marx et Engels. — Manifeste du Parti Communiste	1 50
Engels. — Principes du Communisme	1 »
Engels. — Socialisme utopique et socialisme scientifique	3 »
Lénine. — Marx et sa doctrine	2 »
Staline. — Léninisme théorique et pratique	3 »
Engels. — 14 mars 1883.	0 50
Pertchik. — Karl Marx, biographie populaire	2 »
Cahiers du Bolchevisme. — Numéro spécial illustré pour le cinquantenaire	4 »
	26 »

Franco domicile contre : 17 francs.

COLIS POUR MILITANTS ET BIBLIOTHEQUES

Marx. — Travail salarié et capital	12 »
Marx. — Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte	12 »
Marx. — La Guerre civile en France	6 25
Lénine. — L'Etat et la Révolution	5 »
Staline. — Question du léninisme, tome I.	20 »
Staline. — Question du léninisme, Tome II	20 »
Plekhanov. — Questions fondamentales du marxisme	12 »
XXX. — Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire	12 »
Marx et Engels. — Manifeste communiste (édition populaire)	0 50
Cahiers du Bolchevisme. — Numéro spécial illustré pour le cinquantenaire	4 »
	104 25

Franco domicile contre 65 francs.

Prime aux acheteurs des deux colis

Bela Kun. — Les socialistes contre Marx	1 50
Beer. — Marx, sa vie, son œuvre	6 »
Staline. — Le bilan du premier plan quinquennal	0 50

BUREAU D'ÉDITIONS, 132, Fg. Saint-Denis, PARIS — C. P. 943-47.

LA JEUNE ETHNOGRAPHIE

L'ethnographie fait partie des sciences qui ont pour but l'étude des races, des civilisations et des langues du monde. Bien que l'ethnologue ne se contente pas de la récolte des objets, que son enquête s'étende au rôle que jouent ceux-ci dans la vie sociale ou individuelle, aux coutumes qui s'y rattachent, aux croyances qu'ils évoquent, bien qu'il mène de front, à peu près constamment, des enquêtes anthropologiques, sociologiques, folkloristiques, linguistiques, l'ethnographie a pour base l'étude de la civilisation matérielle : alimentation et habitation, habillement et parures, armes et instruments, chasse, pêche, culture et industrie, moyens de transport et d'échange, attributs cérémoniels, jeux, production artistique, etc...

Considérant toutes choses comme liées, n'étudiant jamais un élément d'une société envisagé isolément, mais l'examinant au contraire en fonction de tous les autres, observant les mœurs, les coutumes, les langues, non comme des choses figées, comme des curiosités seulement intéressantes par leur exotisme ou leur archaïsme, mais comme des choses vivantes qu'il s'agit de saisir dans leur mouvement, dans leur actualité, l'ethnographie apparaît une science éminemment dialectique.

Car elle n'est pas une science pareille à la plupart des



**HAUTE VOLTA .. PHOTO MISSION DAKAR-DJIBOUTI
EMPECHE TETTEE MOSSI**

L'objet est photographié en place, avant d'être recueilli. Chaque objet récolté est accompagné d'une fiche mentionnant sa provenance, son nom en dialecte indigène, son usage, sa fabrication, les croyances et coutumes qui s'y rattachent, etc...



**PRESENTATION ACTUELLE DES OBJETS AU MUSEE
D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADERO**

Exposition ethnographique des colonies françaises, juin 1931, vitrine des instruments de musique.

autres. Les maîtres de nos écoles sociologique et anthropologique l'ont dotée, certes, d'une méthode aussi précise et rigoureuse que celle qui était autrefois l'apanage exclusif des sciences dites « exactes »; mais elle se distingue de ces dernières en ce qu'elle est plus humaine et plus vivante, elle dont l'objet essentiel est d'étudier les hommes, dans les rapports sociaux qu'ils ont entre eux, dans leurs institutions, dans leurs langues, dans leurs coutumes, sans qu'il soit question de tenir une civilisation ou une race quelconque (à commencer par la nôtre) comme supérieure, *a priori*, ou de poursuivre un autre but que déceler les traits communs à toute l'humanité, qu'il s'agisse du coolie indo-chinois qui revendique sa liberté, du nègre du Congo qui sculpte patiemment une figure rituelle ou du brasseur d'affaires ultra-moderne qui dicte son courrier à une armée de sténo-dactylographes, dans un décor américain.

La nouvelle méthode enseignée à l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris, en ce qui concerne, par exemple, la récolte des objets, est caractéristique de la tendance dialectique et matérialiste dont il semble que soit douée l'ethnographie moderne.

L'objet étant envisagé en fonction, non plus de l'effet artistique, comme dans les musées d'autrefois, mais de l'enseignement qu'il est possible d'en tirer, il s'agit de l'entourer de ce que l'un de nous a appelé « une espèce de *gaine de vie* ». Bien que situé dans une vitrine, à des milliers de kilo-

mètres de son lieu d'origine, cet objet doit rester enveloppé du reflet de sa vie quotidienne. C'est pourquoi chaque document devra être étayé d'une longue série d'informations, dont les racines s'étendront dans toutes les directions de l'activité humaine.

Dans ce but, on prendra pour chaque objet une photographie de son cadre, de son milieu; on filmiera les phases de sa fabrication, de son usage. S'il s'agit d'une poterie, par exemple, on étudiera la technique, l'organisation du corps de métier; on recueillera, s'il y a lieu, le langage des potiers, les chansons qu'ils chantent au cours de leur travail, les légendes qu'ils racontent, les croyances qu'ils ont. Quant à l'objet lui-même, on le suivra dans toutes ses pérégrinations, dans tous ses usages, dans tous les stades de sa fabrication. On essayera de s'en procurer un spécimen usé à côté d'un spécimen neuf, un réparé à côté d'un intact, bref, on tentera de le suivre « à partir de sa naissance jusqu'à sa destruction ».

De même, il ne faut pas craindre de recueillir les choses même les plus humbles et les plus méprisées. Les objets les plus communs sont ceux qui en apprennent le plus sur une civilisation; en ramassant des outils, des échantillons de produits indigènes, en fouillant un tas d'ordures, on reconstitue la vie d'une société bien mieux qu'en s'attablant aux seuls objets rares ou précieux.

De tels principes, naturellement, se retrouveront dans la

muséographie, c'est-à-dire dans la manière de montrer les objets. Plus de présentations visant uniquement au coup d'œil, plus de « panoplies » (comme dans l'ancien Musée d'Ethnographie du Trocadéro, avant que son actuel directeur, le professeur Rivet et Georges-Henri Rivière, sous-directeur, l'aient tiré de ses cendres). Plus de vitrines où les objets sont entassés sans ordre, sans renseignements, comme de vagues bibelots. Des tableaux clairs, des vitrines nettes, où chaque chose est présentée avec le maximum d'indications, et toutes les cartes, photographies, graphiques, documents qui permettent de situer l'objet dans son milieu et dans sa vie, lui donnent une valeur didactique, l'empêchent de devenir une chose morte, perdue à jamais dans les glaciers de l'abstraction...

La Mission scientifique Dakar-Djibouti (1931-1933), que dirigeait Marcel Griaule et dont je faisais partie, a travaillé dans cet esprit. En juin prochain aura lieu au Musée d'Ethnographie une importante exposition qui permettra de juger de ses résultats, en même temps que de ceux de la Mission Petit à Madagascar.

Nos amis de « *Masses* » sont cordialement invités à prendre part aux visites accompagnées qui seront organisées à l'occasion de cette double manifestation.

Michel LEIRIS.



TYPE DE MAUVAISE PRESENTATION D'OBJETS
Musée d'Ethnographie du Trocadéro, ancienne salle de l'« Afrique blanche ». Vitrine consacrée à la poterie. Les objets sont exposés en désordre, sans indication d'usage, de provenance, etc...

Marx et les questions budgétaires

Pour dire franchement notre avis, nous avouons que nous ne souhaitons rien aussi ardemment que la chute d'un ministère dont les manigances réactionnaires et mensongères à l'intérieur nous paraissent aussi méprisables que sa politique lâche et obséquieuse à l'extérieur. Nous croyons en avoir d'autant plus le droit que la cause du peuple peut s'en trouver menacée.

Un point est acquis : tant qu'une coalition aristocratique fera la besogne que lui demandent les industriels et les commerçants, ceux-ci ne feront pas le moindre effort politique et ne permettront pas non plus à la classe ouvrière de diriger elle-même son mouvement politique. Mais si le parti des propriétaires fonciers prend jamais la haute main, la bourgeoisie ne pourra s'en débarrasser, à moins de réformer le Parlement oligarchique entièrement pourri. Mais il ne s'agira plus alors de poursuivre des réformes limitées; il faudra prendre en considération, dans toute leur ampleur, les revendications populaires. **LE PEUPLE, CELA VA DE SOI, NE PEUT JAMAIS AVOIR RECOURS A LA BOURGEOISIE NI S'Y RALLIER SANS ABDIQUER SES PRINCIPES ET SES INTERETS** (souligné par nous — la Rédaction); mais ce ne serait pas la première fois qu'on verrait la bourgeoisie forcée de s'appuyer sur les épaules du peuple. Et une telle révolution aboutirait à une révolution très nette du système financier actuel. Dès aujourd'hui l'on doit bien admettre que la bourgeoisie elle-même réclame la substitution d'un impôt direct sur la propriété à l'« olla podrida » traditionnelle du fisc. Depuis fort longtemps, le principe de l'imposition directe a été admis par l'école de Manchester, reconnu par Disraëli et même affirmé par la coalition oligarchique. Mais, une fois établi, selon toutes les règles, le mécanisme de l'imposition directe de la propriété, le peuple, en possession du pouvoir politique, n'aura qu'à mettre ce mécanisme en mouvement et créer ainsi le budget de la classe ouvrière.

« *People's Paper* », 30 avril 1853.

NOTE DE LA REDACTION. — Tous ces extraits sont tirés des « *Œuvres Politiques* » de Karl Marx, Edition Costes, tome II. Les titres sont de la Rédaction.

LES SCHÉMAS DE MARX ET LEUR CRITIQUE ROSA LUXEMBOURG

Rosa Luxemburg, dont l'œuvre marxiste de grande valeur a été interrompue par une mort brutale, ne nous a pas laissé de théorie des crises proprement dite. Par contre, nous possédons d'elle un ouvrage remarquable sur « L'Accumulation du Capital », qui aurait pu constituer la base d'une telle théorie, étant donné que ces deux problèmes, l'accumulation du capital et les crises sont intimement liés.

Dans sa préface de décembre 1912, R. L. explique l'objet de son ouvrage : « Je ne parvenais pas (R. L. préparait une « Introduction à l'économie politique » et s'était heurtée à une difficulté inattendue, ce qui nous a valu le livre en question) — à exposer avec la clarté suffisante le procès d'ensemble de la production capitaliste tant dans ses rapports concrets que dans sa limite historique objective. En y regardant de plus près, je dus me persuader qu'il ne s'agissait pas là d'une simple question d'exposition, mais aussi d'un problème qui, théoriquement, était en connexion avec le II^e Livre du Capital de Marx et, pratiquement, touchait à la politique impérialiste ainsi qu'à ses racines économiques. »

Voici comment se présente le problème de l'accumulation pour R. L. : « Quel est le point de départ de l'accumulation ? De ce point de vue nous avons à suivre la dépendance réciproque du procès d'accumulation dans les deux sections de la production (1). Il est indubitable que la section II dépend de la section I, puisqu'elle ne peut recevoir que d'elle ses moyens de production. Réciproquement, l'accumulation dans la section I dépend d'une quantité correspondante de moyens

(1) Pour mémoire, nous replaçons sous les yeux du lecteur quelques explications primordiales :

« Le produit total, par conséquent la production sociale de la Société, se décompose en deux grandes divisions (sections) :

1^o Les moyens de production, les marchandises ayant une forme ou du moins leur permette d'entrer dans la consommation productive ;

2^o Les moyens de consommation, les marchandises ayant une forme leur permettant d'entrer dans la consommation individuelle de la classe capitaliste et ouvrière

Dans chacune de ces divisions, toutes les diverses branches d'industries qui y rentrent forment une grande branche unique de la production, soit celle des moyens de production, soit celle des moyens de consommation. Le capital total employé dans chacune des deux branches de production forme une grande division particulière du capital social.

Dans chaque division, le capital se décompose en deux éléments :

1^o Le capital variable (v). Sa valeur est égale à la valeur de la force de travail sociale employée dans cette branche de production, égale par conséquent à la somme de salaires payés. Quant à la matière, elle se compose de la force de travail en action, c'est-à-dire du travail vivant mis en mouvement par cette valeur-capital ;

2^o Le capital constant (c). C'est la valeur de tous les moyens de production employés dans cette branche. Ces moyens se décomposent à leur tour en capital fixe : machines, outils, bâtiments, bétail, etc..., et en capital circulant : matériaux de production tels que les matières premières ou auxiliaires, les demi-fabriqués, etc...

La valeur du produit annuel total, fourni dans chaque division à l'aide de ce capital, se décompose en une première partie qui représente le capital constant c consommé dans la production et transféré simplement, quant à sa valeur, au nouveau produit, et une seconde partie, ajoutée par le travail total de l'année. Cette seconde partie se subdivise à son tour en ce qui remplace le capital variable avancé v et en ce qui se trouve en excédent et constitue la plus-value pl. Comme la valeur de toute marchandise individuelle, la valeur du produit annuel total de chaque division se décompose donc en : $c+v+pl$. » (Capital, tome VII, pp. 241-42.)

de subsistance additionnels pour sa main-d'œuvre additionnelle. Mais il ne s'en suit pas qu'il suffise d'observer ces proportions pour assurer la continuité automatique de l'accumulation dans les deux sections, comme il paraît dans les schémas de Marx. Ces conditions précitées de l'accumulation ne sont que des conditions sans lesquelles l'accumulation ne pourrait pas se faire. Le désir d'accumulation peut également préexister dans I comme dans II. Mais le désir et les conditions de l'accumulation ne suffisent pas dans une économie marchande capitaliste. Pour qu'elle se fasse réellement, c'est-à-dire pour que la reproduction soit élargie, une autre condition est encore nécessaire : un élargissement de la demande solvable des marchandises. D'où provient donc cette demande sans cesse croissante qui est à la base de l'élargissement progressif du schéma de Marx ?

« D'après les schémas de Marx, le mouvement part de la section I, de la production des moyens de production. Qui a besoin de cette quantité accrue de moyens de production ? Le schéma répond : La section II en a besoin pour pouvoir produire plus de moyens de consommation. Mais qui a besoin de la quantité accrue de moyens de consommation ? Le schéma répond : précisément la section I, car elle occupe maintenant plus d'ouvriers ? Nous nous trouvons évidemment dans un cercle vicieux. Produire davantage de moyens de consommation pour pouvoir simplement entretenir davantage d'ouvriers, produire plus de moyens de production pour occuper ce nombre accru d'ouvriers, constitue une absurdité du point de vue capitaliste ! » R. L. demande de même : « Qui achètera les produits représentant la partie accumulée de la plus-value ? Le schéma répond : en partie des capitalistes eux-mêmes pour la fabrication de nouveaux moyens de production en vue d'élargir la production, en partie les ouvriers supplémentaires nécessaires pour mettre en marche ces moyens de production. Mais, pour faire travailler de nouveaux ouvriers avec de nouveaux moyens de production, il faut avoir — du point de vue capitaliste — un motif pour l'élargissement de la production, une demande supplémentaire de produits qui sont à produire (1). »

Voyons ce que dit Marx à propos du motif de l'élargissement de la production. Dans le Livre I du Capital (2), nous lisons : « Mais le développement de la production capitaliste rend nécessaire l'accroissement continu du capital engagé dans une entreprise individuelle et la concurrence impose à chaque capitaliste individuel les lois immanentes du mode de production capitaliste comme autant de loi coercitives. Elle le force à développer sans cesse son capital pour le conserver, et il ne peut le développer que par une accumulation progressive. » Marx donne même cette image caractérisant le capitaliste moderne : « Dans la poitrine de chaque capitaliste se développe... un conflit faustien entre le désir d'accumuler et le désir de jouir. »

Dans le livre II du Capital, nous lisons également : « Tout le caractère de la production capitaliste est déterminé par la mise en valeur de la valeur-capital avancée, donc en premier lieu par la production maxima de la plus-value, et en second lieu par la production de capital, c'est-à-dire la transformation de plus-value en capital. L'accumulation ou la production sur une échelle élargie, qui apparaît comme le moyen d'étendre sans cesse la production de plus-value et d'enrichir le capitaliste dont elle est le but personnel ; cette accumulation, impliquée dans la tendance générale de la production capitaliste, devient peu à peu, en se développant, une nécessité pour tout capitaliste individuel. Le capitaliste ne peut conserver son capital qu'en l'augmentant sans cesse (3).

(1) « Die Akkumulation des Kapitals », p. 89. Voir également le livre de L. Laurat : « L'accumulation du capital d'après Rosa Luxemburg », Paris, 1930 (Rivière), pp. 40-41.

(2) Capital, tome IV.

(3) Capital, tome V, p. 135.

De même dans le livre III :

« Cette loi est imposée à la production capitaliste par les transformations continues des méthodes de production, la dépréciation concomitante du capital existant, la concurrence générale et la nécessité d'améliorer la production et d'en étendre l'échelle, ne fût-ce que pour ne pas courir à la ruine. » Et Marx ajoute : « Il faut donc sans cesse élargir le marché... » (1).

« Le cercle vicieux » dont parle R. Luxembourg n'est donc que le reflet du conflit faustien existant dans chaque capitaliste. Pour ne pas courir à la ruine, ce dernier est obligé d'accumuler sans cesse et non pour produire davantage de moyens de production ou pour occuper davantage d'ouvriers, comme R. L. le fait dire à Marx !

En ce qui concerne la nécessité de l'accroissement de la demande, il est clair qu'elle ne peut ressortir du schéma de Marx, pour la bonne raison que celui-ci, par supposition, fait abstraction précisément des conditions réelles de la production capitaliste. Les contradictions qui résultent de ces conditions, ne seront analysées par Marx qu'à propos des conditions générales de la production capitaliste, dans le Livre III du Capital.

Le schéma de la reproduction élargie exposé dans le Livre II du Capital n'a pas pour but de donner une solution au conflit qui doit nécessairement éclater entre l'extension continue nécessaire de la production et l'étréoussse de la consommation solvable, mais de montrer comment, dans certaines conditions supposées, les éléments de la production doivent se répartir entre les deux grandes sections de la production pour assurer la continuité de la reproduction capitaliste. Néanmoins, R. L. s'adresse au schéma pour avoir une réponse à des questions telles que : « Pour qui produisent les capitalistes lorsqu'ils pratiquent l'abstinence, c'est-à-dire lorsqu'ils accumulent »?... « Que font-ils de leur plus-value croissante » ? Et comme naturellement ce schéma ne peut y répondre, R. L. s'étonne et se moque : « Ces capitalistes sont donc (d'après le schéma) des fanatiques de la production élargie pour l'amour de la reproduction élargie ! »... « Ce que nous obtenons ainsi, ce n'est pas une accumulation de capital mais une production croissante de moyens de production sans aucun but (1), et il faut l'audace et l'esprit paradoxal d'un Tugan-Baranowsky pour supposer que cet infatigable carrousel dans le vide puisse être la fidèle image théorique de la réalité capitaliste, en même temps qu'une conséquence réelle de la doctrine marxiste. » (2)

Mais cette critique de R. Luxembourg ne peut s'adresser qu'à Tugan et non au schéma de Marx ! Ce dernier n'a pas un seul instant prétendu donner par son schéma la « fidèle image théorique de la réalité capitaliste » qu'il n'examinera que dans le livre III. Voyons comment Marx résume lui-même l'objet respectif de chacun des trois livres du Capital.

« Nous avons examiné dans le Livre 1^{er}, les phénomènes que le procès de production capitaliste considéré en lui-même, présente en tant que procès de production immédiat ; nous y avons fait abstraction de toutes les influences secondaires que des circonstances étrangères peuvent exercer sur ce procès. Mais ce procès de production immédiat ne constitue pas toute l'existence du capital. Dans le monde réel, il se complète par le procès de circulation dont nous nous sommes occupés au Livre II. Dans la troisième partie du Livre II nous avons vu, en étudiant le processus de circulation en tant qu'intermédiaire du processus social de reproduction, que le processus de production comprend, dans son ensemble, le processus de production et le processus de circulation. Nous ne saurions nous borner, dans le présent Livre III, à développer des considérations générales sur ce point. Il nous faut, tout au contraire, rechercher et exposer les formes concrètes découlant de ce procès du capital pris comme un tout. Dans leurs rapports réels, les capitaux révèlent des formes concrètes au regard desquelles la forme du capital dans le processus de production immédiat ou dans le processus de circulation apparaît comme simplement passagère. Les formes du capital, telles que nous allons les développer, se rapprochent donc progressivement de la forme que nous rencontrons dans la société, dans l'action réciproque des capitaux, la concurrence, et dans la conscience des agents de production. » (3)

Mais R. L. pense néanmoins que le schéma, outre son insuffisance à expliquer la marche réelle de l'accumulation, est,

en plusieurs points, en contradiction avec le développement donné par Marx dans le Livre III du Capital. Ainsi, une fois de plus est-il la question de « contradictions » existant entre les II et III^e Livres du Capital ! Tugan-Baranowsky, lui, avait rejeté le III^e pour ne garder que les schémas du II^e ; Rosa Luxembourg, par contre, critique, puis abandonne les schémas pour le seul III^e Livre !

Écoutons R. L. à ce sujet (1) :

« Avant tout, le schéma ne tient pas compte de l'accroissement de la productivité du travail. D'année en année, malgré l'accumulation, la composition organique du capital y reste la même, c'est-à-dire que la base technique du procès de production est la même. Ce procédé, ajoute R. L., est tout à fait permis en vue de la simplification de l'analyse. L'abstraction faite de la modification de la technique, qui court parallèlement au procès de l'accumulation du capital et qui en est inséparable, doit cependant être prise en considération ; on doit en tenir compte lorsqu'on recherche les conditions concrètes de la réalisation du produit social total et de la reproduction. »

En conséquence, R. L. a établi de nouveaux schémas où elle a fait intervenir la productivité du travail, c'est-à-dire la diminution progressive de v par rapport à c , le rapport c/v indiquant la composition organique du capital. Le résultat obtenu est le suivant : « si l'on complète le schéma en introduisant l'augmentation de la composition organique du capital, il s'en suivra, annuellement, un déficit de moyens de production et un excédent de moyens de consommation. » (2)

La question se pose : le schéma est-il vraiment en contradiction avec le contenu du Livre III du Capital ? Pourquoi, Marx n'a-t-il pas tenu compte de la productivité du travail dans l'établissement de son schéma ? Bref, le schéma de Marx prétend-il vraiment correspondre à l'aspect réel de l'accumulation du capital social total ? Avant de répondre à cette question, il nous faut retourner au Livre I du Capital, où Marx traite pour la première fois de l'accumulation du capital social total. Nous y lisons : (3) « Si nous considérons le capital social total, nous constatons que tantôt le mouvement de son accumulation provoque un changement périodique et que tantôt l'action se répartit en même temps sur différentes sphères de production. Dans certaines sphères, il se produit, par suite d'une simple centralisation, un changement dans la composition organique du capital sans accroissement de sa grandeur absolue ; dans d'autres, l'accroissement absolu du capital est lié à une diminution absolue de sa partie variable ou de la force de travail qu'il absorbe ; dans d'autres encore, le capital continue à s'accroître sur sa base technique donnée et attire de la force de travail additionnelle proportionnellement à son accroissement (4) ou bien il se produit un changement organique avec contraction de sa partie variable, etc... »

Nous voyons donc que l'accroissement de la production dans certaines sphères sur une base technique donnée constitue bien ici un aspect du mouvement réel de l'accumulation du capital social total. Dans ce même 1^{er} Livre du Capital, dans le chapitre concernant la « Loi générale de l'accumulation capitaliste », le premier paragraphe est intitulé : « La composition du capital restant la même, l'accumulation entraîne une plus grande demande de forces de travail. » Il s'agit là de la première phase de l'accumulation, la période de « l'extension quantitative » de l'accumulation.

A ce sujet, Marx nous fournit les précieuses indications suivantes : (5)

« Les intervalles où l'accumulation opère comme simple extension de la production sur une base technique donnée deviennent de plus en plus courts. »

Puis dans l'« Histoire des doctrines économiques » (6), Marx nous indique que : « Dans la reproduction, il est supposé tout d'abord que le mode de production reste le même, ce qu'il fait d'ailleurs un certain temps, lorsque la production s'accroît. La masse des marchandises produites s'accroît dans ce cas, non parce que le capital employé est plus productif, mais parce qu'il est plus considérable. »

LEON LIMON.

(A suivre.)

(1) Capital, tome X, p. 179.

(2) Op. cit. pp. 259 et suiv. (Laurat, p. 77).

(3) Capital, tome IX, pp. 51-52.

(1) Op. cit., pp. 260 et suiv. (Laurat, pp. 78-79).

(2) R. L., p. 260 (Laurat, p. 80).

(3) Capital, tome IV, p. 95.

(4) Souligné par nous.

(5) Capital, tome IV, p. 94.

(6) Histoire des Doctrines économiques, tome V, p. 80.

Idéalisme et Matérialisme

DISCOURS A MONSIEUR JULIEN BENDA

M. BENDA CROIT QU'ON PEUT FAIRE L'EUROPE TOUT EN HABITANT LA LUNE

Monsieur Benda, vous reprochez aux nations d'exister, vous fulminez contre les particularismes, vous clouez au pilori les clercs qui ont trahi, vous vous érigez en promoteur de la future nation européenne. Vous êtes donc, paraît-il, un révolutionnaire.

Malheureusement, vos attitudes sont hautaines, et vos courroux olympiens. Vous ressemblez plus à Jupiter qu'à Spartacus, et vos complots contre la sûreté des Etats respirent une douce quiétude académique. Les nations n'ont, en vérité, rien à craindre de votre tonnerre bien élevé. Les policiers, occupés à pourchasser d'autres perturbateurs que vous, n'iront pas vous chercher dans les nuages.

Il se trouve donc que, comme par hasard, votre attitude n'est pas plus dangereuse aux autres qu'à vous-même... Qu'il fait bon, à ce prix, être révolutionnaire et enfler sa voix pour en faire vibrer l'Europe. Vous annoncez un « Discours à la Nation européenne » (1). Un tel discours ne suppose rien moins qu'un dense auditoire de quelque quatre cents millions d'hommes. Mais, n'allons pas trop vite. A l'intérieur de l'incommensurable salle de conférences que vous vous êtes assignée, vous n'avez pas admis n'importe qui. Dans la foule compacte de vos auditeurs possibles, vous avez fait de vastes coupes sombres, car vous n'avez voulu vous adresser ni à ceux qui prétendent réaliser l'Europe par le politique, ni à ceux qui tentent de la réaliser par le juridique, ni à ceux qui se préparent à la réaliser par l'économique.

Bien entendu, vous avez aussi exclu les masses, toutes les masses, auxquelles vous ne vous adressez pas, que vous ignorez et qui vous ignorent. Comptez maintenant le nombre de centaines et de dizaines de millions qui sont restés à la porte. Faites une petite soustraction et voyez ce qui vous reste d'auditoire : quelques rats de bibliothèques, quelques idéalistes, quelques intellectuels timides, quelques clercs sans influence, quelques vaincus, et une touchante poignée de souriants imbéciles, clients fidèles des Morand et des Cocteau, troupe ignare avec laquelle on peut chaque fois recommencer impunément le coup du messie qui va tout sauver.

Donc, votre discours commence, et vous vous mettez à haranguer l'« Europe » au nom de l'Eternel et de l'Universel. En notre époque que se partagent le Positivisme, le Pragmatisme et le Matérialisme, vous êtes un des derniers prêtres survivants de ces idoles que personne n'a jamais aperçues et qui ont réservé aux nations bien des déboires au cours des siècles. Heureux monsieur Benda qui supportez de vivre dans le farouche silence où trônent ces deux divinités, et qui pouvez les regarder sans rire. En bas, les hommes vivants, loin de ces sommets âpres, continuent de se battre pour des réalités croulantes et contradictoires. On y voit sociologues, juristes, nationalistes, marxistes, se heurter et se combattre avec une violence qui surprendra l'histoire, chacun brandissant son explication propre, son exclusive solution.

THEBES PAR ORPHEE ? L'ALLEMAGNE PAR FICHTE ! L'EUROPE PAR BENDA ? !

Vous voulez être le Fichte de l'Europe. En 1807, dans Berlin occupée par les soudards de Bonaparte, Fichte prononce cette fameuse suite de Discours à la Nation allemande dont certaines paroles se perdent dans le fracas des tambours de Napoléon. L'unification de l'Allemagne n'était pas faite à cette époque, et la nation allemande, à laquelle Fichte s'adressait alors, n'existait pas encore.

(1) (Voir Nouvelle Revue française, nos de janvier, février, mars 1933.)

Depuis, elle a vu le jour, et vous en concluez, avec la candeur idéaliste de ces philosophes auxquels répugnent les compromissions temporelles, que ce sont les « discours à la nation allemande » de Fichte qui ont fait la nation allemande. Ainsi cet effarant colosse que fut l'Empire allemand jusqu'en 1914, ce sont les paroles magiques de Fichte qui l'auraient édifié, comme Orphée, en scandant ses poèmes, avait construit Thèbes pierre à pierre.

Non. Lorsqu'on réussit à former une nation allemande par une série de discours métaphysiques, on est bien obligé d'admettre que, dans une large mesure, on a enfoncé une porte ouverte. Fichte métaphysicien, vous le savez monsieur Benda, est obligé d'appeler au secours de sa métaphysique un Fichte économiste. Passionné de liberté pour l'individu, il en vient à considérer qu'il ne pourra conquérir cette liberté qu'en lui sacrifiant le libéralisme économique. Voilà Fichte obligé de descendre de la métaphysique et de s'improviser théoricien d'un socialisme d'Etat. Pour sauver les peuples qui formeront la prochaine Allemagne de la misère économique dans laquelle ils se débattent, il en vient à concevoir un Etat fermé et à rechercher les « frontières naturelles économiques » à l'intérieur desquelles cet Etat fermé se suffira à lui-même. Ces frontières naturelles sont celles de la nation allemande. Ce sont ces nécessités terre-à-terre qui, seules, ont formé celle-ci, et aucun discours n'y pouvait rien qu'en apparence.

Or, vous rêvez, monsieur Benda, fort de cet illusoire exemple, de faire, vous aussi, la nation européenne avec un discours. A voir se dérouler les périodes de votre sermon, au rythme égal, aux mots judicieusement alignés, on se demande avec perplexité si vous soupçonnez seulement toutes les réalités impondérables et écrasantes dont est faite la masse européenne avec les différents plans où elles se meuvent, leurs diverses échelles de valeur et de densité, leurs formes multipliées et croulantes, — et leurs mirages.

J'admire qu'à ce déconcertant spectacle, pas un pli n'apparaisse dans la majestueuse draperie de votre dogmatisme, pas un frisson ne vienne traverser le temple de marbre dont vous êtes l'hôte solitaire. J'admire qu'il vous reste assez de foi, quand vous avez regardé un instant l'Europe (et les Européens) pour jouer encore avec elle les Fichte et les Orphée.

Mais vous n'avez pas regardé l'Europe.
L'Europe ?

DEUX TABLEAUX DE L'EUROPE

Vous évoquez avec une complaisance admirative celle du Moyen-Age, telle que Charlemagne l'avait laissée à sa mort, telle que le futur Charles-Quint, à la veille de son élévation au trône du Saint-Empire romain, l'évoquait dans le tombeau d'Aix-la-Chapelle. Une Babel, aux étagement vertigineux, rlongée dans les ténèbres du dogme catholique, avec à son sommet deux maîtres rivaux (le Pape et l'Empereur) debout sur les têtes des rois, debout eux-mêmes sur celles des ducs, et sous eux les évêques, les margraves, les comtes, les chevaliers, les reîtres, la tête des uns sous les sandales des autres, jusqu'aux masses populaires noyées dans la sueur d'un travail forcené, abruties de foi, ivres d'ignorance et de superstition, veules et viles, possédées par leurs seigneurs et leurs démons, — guettées par le fouet, le bâcher, la potence, — obsédées par l'Enfer.

Voilà l'Europe que vous n'êtes pas loin de vouloir nous faire admirer. Et je cite vos propres paroles : « Glorifions l'attachement des clercs du moyen âge à l'idée abstraite de l'Empire romain ». Idée abstraite ? Pas longtemps. Voyez l'incarnation que l'Histoire lui réservait. Et cette incarnation ne pouvait être autre. Cette prétendue « idée abstraite », dans le crâne de ces hommes d'Eglise, de ces historiens, de ces juristes, de ces clercs qui en une nuit de Noël du IX^e siècle, que vous évoquez, plaçaient dans la main de Charlemagne l'Empire romain ressuscité, ne devait être autre, sous son aspect temporel, qu'une vaste internationale de la Foi et du Servage, de la filouterie impériale et pontificale.

Quant à l'Europe d'aujourd'hui, ne la croyez pas tellement



différente, quant au fond. Le Capitalisme, bien sûr, lui a donné une autre figure, mais comme sous ce décor différent se joue la même comédie ! L'Europe est aujourd'hui une mosaïque de nations. Mais oubliez un instant les frontières que l'interdépendance économique des peuples va parfois jusqu'à effacer complètement. Qu'y voyez-vous ? Une internationale à deux étages ; deux classes placées plus consciemment et plus froidement que jamais l'une en face de l'autre. Internationale d'exploiteurs, de spéculateurs, de papes et de princes de la finance, qui ont depuis longtemps réalisé leur Europe à eux, parce que l'argent et les profits n'ont pas d'odeur ni de patrie ; — à l'opposé, une internationale des masses laborieuses, héritières de celles du moyen âge, qu'on fait tout pour empêcher de s'affirmer, mais qui existe déjà à l'état virtuel. Replacé maintenant les frontières que nous avions supprimées un instant en imagination. Voilà de nouveau les nations, avec leurs particularismes, leurs égoïsmes, leurs sophismes. Leur rôle ? Des instruments d'asservissement de vastes fragments de la masse européenne : des prolétaires, entre les mains des fragments respectifs, de bourgeois oppresseurs, et aussi, de bourgeois à bourgeois, instrument de concurrence et au besoin d'entre-déchirement, par la stratégie occulte des douanes ou les jeux plus francs de la guerre.

**M. BENDA CACHE LE METIER :
IL NE VEND PAS SON TALENT, IL LE DONNE**

Il est beau, il est juste de s'insurger, comme vous le faites, contre les divisions et les particularismes assassins dont l'Europe offre le spectacle, mais lorsqu'on a réfléchi un instant à leurs racines profondes, de l'ordre économique, c'est-à-dire irrémédiablement matériel, aux spectres sans patience et sans vergogne comme la Faim, la Rapacité, le Besoin, l'Impérialisme, la Misère, qui se moquent de tous les discours et n'entendent rien à la philosophie, on se demande avec stupéfaction comment il peut venir à l'idée de quiconque a envie de chambarder tout cela de déployer contre ces forces sans cervelle les

pauvres sortilèges de l'abstraction, le préchi-précha de l'humanisme, et l'impuissante lumière des idées immatérielles.

Allez donc réciter aux panthères des tropiques les dialogues de Platon et vous verrez, monsieur Benda, comme vous changerez les lois de la jungle !

Et puis, — je suppose ne coûtant qu'un mince effort d'imagination — je suppose que votre discours répété par mille clercs dans leurs livres, dans leurs journaux, du haut de leur chaire ait atteint la masse des hommes et la jeunesse des écoles. Espérez-vous convaincre aussi la poignée de puissants qui détiennent les leviers du monde et les quelques clercs qui se sont mis à leur service parce qu'ils ont vu devant leurs menottes s'ouvrir tout grands les coffres-forts et les garde-mangers ? Etes-vous sûr que ce soit sur le plan des idées qu'il faudra encore mener ce combat ? S'agit-il précisément de les convaincre, eux aussi ? Car un clerc qui ment sait qu'il ment, un clerc qui trahit sait qu'il trahit. Ou s'il le fait sans le savoir, on ne peut pas dire qu'il trahit ou ment. On peut seulement dire qu'il se trompe. Alors, croyez-vous sincèrement que l'on puisse répondre à leur trahison par des démonstrations, à leur égoïsme par des discours logiques ? Et la révolution que vous prêchez — révolution par les idées, la philosophie et le Latin — êtes-vous tellement persuadé que ça puisse s'appeler, cela, contre ceci, une révolution ?

Et quoique vous soyez vous-même un clerc à coup sûr honnête et certainement de bonne foi, ne croyez-vous pas que cette attitude fasse pratiquement de vous un clerc qui trahit, à cette différence près que les autres aux maîtres du jour se vendent, tandis que vous vous livrez à eux gratuitement, ce qui est une excellente affaire pour les maîtres qui voient, sans bourse délier, un clerc de haut talent se mettre à leur service, et une très mauvaise affaire pour l'Europe que vous distrayez de son effort d'affranchissement au moment où les minutes lui sont comptées et que vous détournez ainsi, en partie et pour un temps, de prendre la révolution par le bon bout ?

**MARX OU PLATON ?
(MATERIALISME OU IDEALISME)**

« Cessez de vous prosterner aux pieds des autels de Marx pour revenir à ceux de Platon ».

C'est par ces paroles que vous entendez restituer aux éducateurs moraux de l'Europe l'orgueil séculaire que l'œuvre du XIX^e siècle a blessé à mort. Et, avec cet orgueil, la foi en une mission sociale. Peine perdue. A l'époque où parlait Platon, les citoyens d'Athènes qui l'écoutaient s'étaient dégagés des préoccupations économiques par la vertu d'un esclavage supérieur organisé qui leur laissait pour tous soucis la politique, l'éloquence et les jeux du stade. Depuis, les dignes qui maintenaient les forces économiques hors des murs de la cité ont été rompues non seulement à Athènes, mais aussi à Rome et dans le monde ancien, et plus encore, avec le Capitalisme, dans le monde moderne. Déjà avant l'homme et avant la lettre, Marx remplaçait Platon. Le déferlement de l'Océan économique sur les continents du Droit, de la Morale, de l'Art, rendait aussitôt fallacieuse toute explication qui ne faisait pas du déterminisme économique la base du déterminisme historique. Et si cela n'était pas de l'ordre des vérités scientifiques, je vous dirais que c'est presque une question de bon sens. De même qu'on ne construit pas Thèbes aux accords de la lyre orphique, qu'on ne bâtit pas une nation allemande avec des arguments métaphysiques, qu'on ne fait pas l'Europe avec un discours, de même on n'explique pas les mœurs d'un continent et ses pensées, on ne les change pas, sans recourir à l'ordre économique, sans le changer.

Mais au fait, est-ce bien aux pieds des autels de Marx que vous voyez aujourd'hui se prosterner la majorité des conducteurs de peuples ? L'économie marxiste, de par le rôle d'investigation scientifique et d'explication sociologique qu'elle assume, reste ce qu'on a appelé une économie ouverte, et qui ne prétend aucunement à former un tout placement isolé.

Les autels de Marx offrent une ouverture encore magnifique vers les disciplines supérieures de l'esprit, vers l'Art, vers la réflexion. Non, les autels aux pieds desquels les Hommes d'aujourd'hui se traînent, ce ne sont pas ceux de Marx, mais ceux des Kreuger, des Bata, des Ford, des Deterding. Pour ceux-là seuls l'économie reste à elle-même sa propre fin, pour ceux-là seuls le matérialisme sans issue dont ils donnent l'exemple au monde ne vit que de s'adorer, de se prolonger et de se perpétuer.

L'IMPOSSIBLE MARIAGE : PLATONISME ET PRAGMATISME

Mais laissons Marx pour cette fois, et puisque vous nous rappelez vers Platon, permettez-nous de regarder d'un peu près à votre platonisme. Ici encore, je citerai vos propres paroles. Parlant aux clercs européens, vous leur dites : « ... Il ne s'agit nullement pour vous d'opposer au « pragmatisme » nationaliste la pure raison; à des idoles, la vérité. La pure raison n'a jamais rien fondé dans l'ordre terrestre. Il s'agit d'opposer au pragmatisme nationaliste un autre pragmatisme, à des idoles d'autres idoles, à des mythes d'autres mythes, à une mystique une autre mystique. Votre fonction est de faire des dieux. Juste le contraire de la science ». Voilà certainement un programme que Platon eût désapprouvé. Faut-il vous rappeler que Platon avait chassé de sa république les prêtres et les poètes, c'est-à-dire les faiseurs de dieux et de mythes ? Vous dites à l'Europe de revenir aux valeurs platoniciennes et socratiques et vous lui parlez de pragmatisme. S'il est vrai qu'il faut appeler Pragmatisme toute doctrine qui préfère ce qui réussit à ce qui est vrai, et qui place les moyens de succès au-dessus des affirmations de la raison, rien de moins platonicien que votre pragmatisme. Avec quel peu d'à-propos vous venez, dans ces conditions, nous parler de Socrate et de Platon. Socrate a bu la ciguë pour avoir combattu contre la folie de pragmatisme qui dévastait, au V^e siècle, Athènes. Les triomphes alternés des partis contraires, les dictatures éphémères qui se succédaient à un rythme déconcertant, le scepticisme philosophique enfanté par la contradiction des systèmes, tout cela avait laissé désespérés les Athéniens à qui on avait affirmé que les lois de la cité étaient l'œuvre immuable des dieux. Et ces lois, prétendues divines, ils les voyaient changer d'une heure à l'autre au souffle des révolutions. L'histoire connut rarement plus pathétique spectacle : Athènes, à qui l'on avait retiré tout point d'appui politique et philosophique, se livrait à une apologie sans précédent du triomphe personnel et du succès par tous les moyens.

V^e SIECLE AVANT JESUS-CHRIST : UNE EPIDEMIE D'AMERICANISME A ATHENES

Pour triompher et dominer, on enseigna qu'il était vain d'opposer aux mensonges l'introuvable vérité, mais bien plutôt d'autres mensonges, et aux idoles d'autres idoles, et aux mythes d'autres mythes. Ce fut l'œuvre de ces opulents et cyniques professeurs d'éloquence qui venaient à prix d'or enseigner aux jeunes lions de l'aristocratie athénienne le secret des beaux mensonges qui rapportent, et l'art de multiplier les dieux. Car ils enseignaient, ces sophistes, les Gorgias, les Protagoras, les Prodicos, que le plus savant n'est pas toujours celui qui l'emporte, mais le plus habile; que le plus honnête n'est pas toujours celui qui persuade, mais le plus éloquent; que celui qui persuade est celui qui, à la fin, domine, et que l'état tout indiqué pour celui qui veut devenir maître et tyran est celui d'orateur. Parler de tout sans rien connaître à rien, mais parler bellement, astucieusement, harmonieusement, de façon à captiver les oreilles, à chatouiller les tripes, à faire chanter haut l'imagination et les sens pour étouffer la voix de la raison, voilà le plus sûr moyen de l'emporter sur le médecin en médecine, sur le juriste en justice, sur le philosophe en pleine place publique, de se faire adorer du peuple et de s'en rendre le maître souverain.

Socrate, et après lui Platon, s'élevèrent contre ce pragmatisme dévastateur et y consacrèrent leur œuvre et leur vie. Cette mêlée de dieux ne leur plut pas; ces combats de mythes les attristèrent et leur inspirèrent un insurmontable dégoût. Aux mauvais charmes des faux dieux, ils entreprirent d'opposer l'immobile vérité des idées, aux vapeurs de l'opinion l'architecture de la science, aux mouvances de la rhétorique, l'impermeabilité de la dialectique. Tâche ingrate, et peu facile, pour laquelle Socrate dut absorber le poison amer, pour laquelle Platon faillit maintes fois perdre la vie et connus les affres de la persécution. Et il est probable, bien mieux, certain, que Socrate et Platon (malgré même le Platon moins intransigeant des « Lois »), s'ils vivaient de nos jours, eussent retourné l'arme acérée de leur dialectique contre votre pragmatisme, monsieur Benda. Vous auriez allégué pour votre défense la pureté de vos intentions, la générosité de votre but. Vous auriez dit qu'à des dieux méchants vous vouliez opposer des dieux bons, à des mythes d'égoïsme et de haine des mythes d'élargissement et d'amour, à des opinions dangereuses pour la sécurité européenne des opinions fécondes pour le bonheur et l'unité de

l'Europe. Et cependant, Socrate et Platon, dont vous ne cessez de vous réclamer, n'en auraient pas moins continué à vous combattre. Ces deux hommes mettaient dans le même sac les opinions bonnes et les opinions mauvaises, les opinions fausses et les opinions justes. Qu'importe, en effet, que je vous persuade que M. Dupont, par exemple, est un fripon, même si sa friponnerie ne fait aucun doute pour personne, si j'emploie pour cela des moyens presque physiques, comme d'échauffer votre bile contre lui, de canaliser vers sa personne la mauvaise humeur dans laquelle vous aura mis une laborieuse digestion. Je n'aurai fait que créer en vous une opinion désobligeante pour ledit M. Dupont, laquelle se trouve être, par hasard, et seulement par hasard, conforme à la vérité. Je pourrais, par une même rhétorique experte, vous convaincre du caractère parfaitement angélique du personnage, malgré sa parfaite friponnerie. Ce qui prouve qu'une opinion juste ne vaut guère mieux qu'une fausse au regard de la vérité.

LES DIEUX IMMORTELS MEURENT COMME TOUT LE MONDE

Et vous prétendez, monsieur Benda, parler au nom de la vérité éternelle. Or, ceci est en contradiction avec cela. De quelle manière votre platonisme pourra-t-il s'accorder de votre pragmatisme ? Et quand bien même cela se pourrait, oseriez-vous engager l'avenir de l'Europe sur les mythes, même confortables, même sauveurs, que les clercs qui voudraient vous suivre auront inventés. Qui peut répondre des vertus pratiques d'un mythe, de la durée de ses vertus ? Qui peut prévoir le temps que durera le pouvoir de fascination d'une idole ? Qui peut évaluer à l'avance la longueur du règne d'un dieu ? Qui nous assure qu'un jour, lointain ou proche, ne verra pas surgir d'autres dieux et d'autres idoles (venus de l'Orient ou du Couchant, du Sud ou du Septentrion) qui détruiront l'unité péniblement réalisée avec les dieux précédents ? Alors, tout serait à recommencer. Et d'autres Benda viendraient nous proposer d'inventer d'autres divinités contraires pour reconstruire une Europe écroulée ?

Non, monsieur, l'aventure ne nous tente guère, et même, pas du tout. Laissez-nous donc à notre matérialisme. Il est moins élégant, sans doute, on s'y salit peut-être les mains, mais quelque chose nous dit qu'il est plus sûr. Nous qui voulons construire l'Europe, (en rebâtissant le monde), nous commencerons par l'Economique.

FAILLITE DE LA PHILOSOPHIE

Nous commencerons par l'Economique, car nous avons appris à nous méfier des solutions idéalistes. Faut-il vous rappeler l'éclatante faillite de la Philosophie ? Comment, après trente siècles de métaphysique au cours desquels elle cherche une solution aux problèmes de la connaissance, de la Destinée, de l'Ethique, elle aboutit, avec la « Critique de la Raison pure », à l'abdication du Kantisme qui déclare à tout jamais la métaphysique impossible ! Comment après avoir tenté vainement à travers Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, de s'expliquer le POURQUOI du Monde, elle en arrive avec Auguste Comte à renoncer à ce POURQUOI, l'ère positiviste inaugurée par ce philosophe n'étant qu'une ère de spéculation philosophique à prétentions restreintes ne visant qu'à l'explication du COMMENT (et non plus du pourquoi) des phénomènes de la nature !

Et vous voulez faire recommencer au monde une aventure dont il vient à peine de sortir ! A des maux d'une ampleur et d'un rythme exceptionnels, vous ne craignez pas de proposer des remèdes dont la méthode, et la lenteur contemplative iraient mieux aux vieux bonzes de l'Inde ! Prêcher en 1933 la recherche de l'éternel lorsqu'on a sous les yeux le monde, c'est une tartarinade dont on ne pourrait qu'admirer la roublardise ou déplorer la naïveté. Dans l'un de vos récents articles des « Nouvelles Littéraires » vous vous lamentiez de ce que l'Europe intellectuelle d'aujourd'hui s'occupât de problèmes urgents, cessât d'être intellectuelle. Mais le moyen, s'il vous plaît, de rester « intellectuel » quand nous ne savons pas si nous n'en serons pas réduits demain à manger de la brioche ou à aller nous entrecasser ce qui nous reste de figure sous prétexte que le nez de Monsieur Pierre Cot n'aura pas plu aux Aissaouas d'Hugenberg, ce qui aura froissé plus ou moins l'ombrageux patriotisme de Monsieur Schneider.

HENRY-LECONTE.

(A suivre.)

Contre les nazis

ALERTE AU VILLAGE

je suis au téléphone : C'est un camarade, il est ouvrier textile et petit paysan à la fois. Il me dit : « Sais-tu, ce soir, il y a une assemblée des nazis dans notre village, viens apporter la contradiction, nous y viendrons ». — « Entendu, dans une heure nous partons ». Et le téléphone se raccroche.

L'école socialiste, devant la menace fasciste qui là, au milieu de la campagne, dans les petits villages sans nombre, était particulièrement visible, avait organisé dans la région tout un réseau d'hommes de confiance. Les camarades étaient socialistes, communistes ou sans partis. Nous avions fait leur connaissance peu à peu, le dimanche, lors de nos campagnes d'agitation. Nous vendions notre revue de porte en porte. Je connaissais, par exemple, le village du camarade qui venait de me téléphoner, comme ma poche, chaque maison, chaque ménage. Je savais pourquoi tel ou tel militant du Syndicat n'osait pas entrer au parti, je savais où étaient les gros paysans que gagnait l'influence des nazis : je les connaissais. En passant, le dimanche, ils m'offraient parfois ma tasse de café et ce grand gâteau que, chaque dimanche, on peut trouver sur les tables des paysans de l'Allemagne du Centre.

Nous partons. Nous sommes deux camarades. Nous filons avec nos bicyclettes sur une route que la nuit enveloppe déjà. Nous avons deux heures de trajet. En chemin, nous nous remémorons quelques points que nous pourrions employer d'une manière efficace devant un auditoire mi-ouvrier, mi-paysan. Ces points, nous les avions mis au clair pendant plusieurs soirées de travail, de discussion entre camarades.

Le village ! Il faut aller chercher un camarade. On pourra déposer chez lui nos vélos. Il vaut mieux ne pas les emporter vers le lieu de l'assemblée. Les nazis nous connaissent déjà, et ils nous ont promis une petite vengeance pour notre action dans chacune de leur assemblée.

Salut ! Salut ! Y aura-t-il du monde ? Oui, les paysans sont touchés maintenant par la propagande de Hitler. Ils ont reçu presque tous gratuitement pendant un mois la feuille nationale socialiste de la région; puis ils sont venus aux réunions des fascistes qui, chaque mois, viennent ici au moins une fois.

Nous entrons; une petite salle d'auberge allemande. Elle est pleine. On distingue le coin où sont les ouvriers et les paysans qui vont à l'usine de la ville voisine, celui où sont les paysans. On reconnaît ces derniers à leur mise, quelque chose d'un peu vieux, mais de solide. Les nazis n'ont rien fait payer à l'entrée. C'est qu'ils ne sont pas sûrs de leur auditoire. Les ouvriers n'auraient, en effet, rien payé et auraient sans doute passé outre.

Il n'y a que deux nazis, l'orateur et celui qui dirige l'assemblée. Ils sont étrangers au village. C'est l'auto d'un industriel de la petite ville voisine qui les a amenés. L'industriel lui-même, un nazi enragé, devait arriver plus tard.

Le discours commence, nous commençons à les connaître, sans doute tous calqués, selon un même modèle, d'une quelconque école d'orateurs que les nazis ont institué dans chaque ville de quelque importance. Nous avions engagé les camarades à ne pas interrompre le discours du fasciste afin de ne pas mettre de sel dans son affaire. Cela réussissait. Les paroles insolentes et provocantes du Nazi, un tout jeune type, tombaient dans une atmosphère froide. Cela ne résonnait pas. Les paysans hochaient parfois la tête, esquissaient un sourire quand l'orateur essayait d'être spirituel. Pendant près de deux heures, le disque tourna. Enfin ! C'est fini, quelques maigres applaudissements. Avant d'entrer dans la discussion, on passe avec une assiette : « Pour la propagande électorale du parti national socialiste ». Cela ne mord pas. Quelques pënnings seulement se courent après dans l'assiette.

Ce fut un vieil ouvrier de textile qui s'annonça le premier. Le nazi avait dit que la solidarité internationale ouvrière n'était qu'un bluff. Le vieux camarade avait peine à contenir son indignation. Et il nous parla de la célèbre grève de Ksmisschau de l'année 1905 qui ne réussit que grâce à l'aide des camarades étrangers qui avaient envoyé des gros sous.

Puis ce fut notre tour. Il fallait insister sur le fait que les paysans et les ouvriers ont un intérêt commun à lutter contre les nationaux socialistes alliés aux grands propriétaires fonciers, les ennemis de la classe paysanne. Les paysans ont l'air intéressé par cette idée. Les ouvriers approuvent.

Le national-socialiste conclut maintenant : nous avions dit alors aux camarades qu'à la première provocation, nous faisons sauter la réunion. Les interpellations fusent alors de toutes parts. Et tout d'un coup retentit l'appel : « Dehors ! nous ne voulons pas entendre plus longtemps ces provocations ». L'« Internationale » se fait entendre. Tous les camarades ouvriers sortent, quelques paysans. Dehors, il y a l'auto de l'industriel. Ce dernier a peur que nous la lui retournions. Il sort, les deux nazis avec. Dans l'auberge, il n'y a plus de réunion, les paysans sortent lentement, assistent à la discussion qui pourrait tourner en un bon passage à tabac. L'agent de police qui avait assisté à la réunion sort alors. Tout se calme. L'auto démarre dans une symphonie de quolibets bien sonnés.

Quelques poignées de mains. Filons dans une direction opposée à celle prise par l'auto : On ne sait jamais... Une pensée nous réjouit, un petit espoir : il est donc possible de rassembler efficacement des ouvriers, même dans un petit village contre les insolences nationales socialistes, et cela malgré la carence des appareils des partis ouvriers qui, eux, ne se préoccupent pas de ce qui se passe à la campagne et laissent créer une atmosphère profasciste.

Ceci se passait en 1931, au commencement de l'année.

René BERTHOLET.

LES CONSULTATIONS
JURIDIQUES DE
" M A S S E S "

Nous devons réunir toutes les ressources de la jeunesse prolétarienne ouvrière et intellectuelle en un élan de haine contre les forces vieilles qui l'écrasent, pour que chacun de nous, au contact de ce qu'apportent les autres, trouve une raison d'être plus ardent et les moyens d'être plus utile....

La Loi est une arme trop longtemps dirigée contre nous. Bientôt nous la ferons contre nos oppresseurs. En attendant sachons éviter les coups qu'elle nous destine. Nous n'avons pas le droit de nous en désintéresser. D'abord au point de vue des idées : l'étude du droit explique bien des choses : l'histoire du droit éclaire souvent bien des faits que l'histoire tout court essaye de nous cacher. Le Droit vu de cet angle, nous le trouverons à chaque instant dans nos cercles d'études : pour remonter des faits sociaux aux principes philosophiques qui répondent à un moment de l'histoire, c'est par le Droit qu'on passe entre l'infrastructure et la Superstructure ? Le Droit...

Ensuite, d'un point de vue plus pratique, la connaissance de certaines solutions de Droit est d'une grande utilité pour quiconque vit en société. Les rapports de droit qui lient les gens sont innombrables : Vous êtes locataire, vous avez un accident de voiture, un feu de cheminée, etc... souvent vous n'avez besoin d'un article du Code ! Vous êtes salarié !... Etre chez un patron et ne pas connaître le Code du Travail, laisser congédier un camarade sans préavis quand il a droit à un délai congé de 8 jours ou d'un mois ; ne pas faire poursuivre un patron qui viole les lois ouvrières, ça, camarades c'est un crime !

Nous avons un embryon de Code du Travail, un tout petit code obscur à dessiner, pour que personne ne sache y puiser. Ce code a coûté des vies. Eh bien, ne pas vouloir même apprendre à y puiser, c'est pire qu'un crime, c'est de l'ingratitude envers nos aînés qui nous précéderont dans la lutte.

Des camarades de « Masses », étudiants, clercs ou avocats ont entrepris l'organisation d'un cercle d'études juridiques que nous espérons voir sur pieds d'ici peu.

Ce groupe aura un double objectif dont chacun répond à un besoin : 1° Un cercle de recherches juridiques du point de vue de la philosophie du droit : le matérialisme historique et l'histoire du Droit, les rapports du Droit et de la morale, la légalité et l'action révolutionnaire, etc...

2° Une série de causeries sur des sujets d'ordre juridique pratique ; en particulier, étude de questions usuelles de droit ouvrier.

3° Enfin un service de consultations juridiques gratuites pour les lecteurs de « Masses ».

Les Consultations juridiques répondant à un besoin urgent nos amis pourront y avoir recours dès maintenant ? Elles seront données tous les jeudis de 20 h. 30 à 22 h. 30, 23, rue Mouffetard.

Nous espérons que nos amis n'hésiteront pas à y avoir recours. Non pas que nous leur souhaitons des procès. Mais, hélas, le droit nous ceinture et à tout acte de la vie il faut prévoir des répercussions d'ordre juridique ; souvent des situations très embarrassées, auraient pu être évitées, si simplement on avait pris conseil.

Donner conseil, c'est notre but pour deux raisons : au point de vue individuel rendre service ; au point de vue social, l'action révolutionnaire commençant où le droit cesse, il y a lieu, pour chacun de nous de savoir à tout moment, où il cesse. Et hélas, il cesse tant !

VERS UN THÉÂTRE OUVRIER DU CHŒUR PARLÉ A LA SCÈNE CHORALE

■ Suite ■

Le chœur parlé est une des bases du théâtre révolutionnaire. Pour atteindre à l'expression prolétarienne parfaite, il est nécessaire d'utiliser cet étalon, d'en accepter la sécheresse, le mécanisme (et les surprises) parce qu'il constitue l'élémentaire préparation à une véritable action dramatique collective.

Mais il ne sera jamais, dans un spectacle, qu'un hors-d'œuvre, quelque parfaite que soit sa réalisation. Est-ce à dire que la formule chorale est impuissante à satisfaire seule aux exigences d'un spectacle ? Rien n'autorise à le supposer — qu'une conception toute superficielle de la formule chorale qui, née du chœur, devrait cesser avec lui. Il faut l'envisager dans son évolution et son développement, autrement que par le trou de la serrure.

Il n'est pas inutile de le répéter, dans une période où, après avoir aveuglément tout misé sur le chœur parce qu'il était la révélation du jour, dépités de lui découvrir des inconvénients qu'on n'avait pas voulu voir, on s'apprête à le rejeter d'un bloc, comme on l'avait adopté d'un bloc. Et il semble bien que cette disposition à le dédaigner péremptoirement s'accompagne de celle à s'écarter tranquillement de la formule collective elle-même. Car, en fait, on n'a guère « vu » le théâtre collectif que strictement à travers le chœur parlé. Et, celui-ci congédié, on ne pensera plus à sa progéniture...

Nous verrons au contraire qu'il y a bien des façons de faire du théâtre collectif, en dehors du chœur parlé — qui d'ailleurs fut bien épaté de se voir un jour considéré comme un aliment complet, un « tout » théâtral...

Le chœur, lourd, rigide, impérieux, n'est que l'élémentaire manifestation de la formule chorale, la première pierre du théâtre collectif — qui ne sera pas collectif par le seul fait du nombre d'acteurs et la simultanéité de leur parole ou de leur geste. Le théâtre sera surtout collectif en redevenant la représentation de la vie même, qui est collective, et dont il a été écarté par une conjugaison de courants économiques, politiques et moraux, qui l'ont entraîné vers une défiguration individualiste. Il sera collectif par l'esprit des interprètes et de l'œuvre, par l'ambiance dramatique créée en scène et se répandant jusqu'au dernier fauteuil — et cela, même par le fait d'un seul personnage. Il y a, dans la lecture de telle page de Gorki ou de tel poème de Verhaeren, Romain ou Chenevière, autant de collectif en puissance que dans bien des réalisations chorales que nous connaissons.

Malgré les déformations combinées qu'il subit, le théâtre — quand il fut théâtre — contient toujours un fond collectif. On peut avec une relative aisance le découvrir dans les chefs-d'œuvre de l'art dramatique, des époques médiévale, élisabéthaine, classique et même parfois contemporaine (outre bien entendu, l'époque antique). Cela veut bien dire quelque chose...

Le chœur parlé — base de l'expression collective au théâtre — est l'illustration primaire de cette expression, et sa démonstration la plus facile. Mais, parce qu'insuffisamment vivant, il appelle une descendance plus nuancée, plus variée, plus souple, plus imprégnée de vie et d'opportunité sensible ; un prolongement plus agissant, plus représentatif de faits et d'idées que de force et de directives, plus près de l'action quotidienne même du spectateur, en un mot : un développement plus spectaculaire.

Le dynamisme en souffrira ? Oui : dans son excès qui est indigeste. Et la facilité d'exécution aussi ? Evidemment. Mais ne déplorons pas de perdre une habitude aimable qui a paralysé le mouvement. Et le public ne s'en plaindra pas...

Ce sera alors un chœur jouant, non figé, non aggloméré, non uniformément récitatif, qui réalisera ce que nous avons appelé à la hâte : la scène chorale.

La scène chorale constitue la deuxième étape de l'acheminement vers un théâtre prolétarien d'action et de propagande.

Au fur et à mesure de l'assimilation du mécanisme collectif, elle doit élargir le champ d'activité du pur chœur parlé, et nous rapprocher progressivement des nécessités idéologiques et pratiques.

La scène chorale continue le chœur parlé — phase schématisée, inconsciemment, anonymement collective — et précède la comédie collective — phase plus réaliste où intervient dans le collectif conscient, l'individuel éduqué.

Dans le chœur, l'action est automatiquement collective par le nombre seul, par le bloc même. Le sentiment peut n'y être pas encore commun. Dans la scène chorale, le nombre n'intervient qu'en second lieu, et la conscience collective occupe la première place. C'est elle qui, volontairement crée le collectif, en utilisant l'acquis technique et l'acquis politique de chacun.

Comme le chœur parlé est un peu le grossissement de l'acteur sur un seul plan, la scène chorale est un peu le grossissement, sur tous les plans, de l'individu-acteur et de l'accessoire-acteur.

Là, l'interprète n'est plus uniquement transmetteur d'idée ou d'action, il est idée et action lui-même. Et pour cela, il doit nécessairement avoir le clair sentiment de son rôle collectif. Pour cela, il n'est plus une voix multiple, mais une conscience multiple, éduqué, préparé à sa tâche personnelle dans la création commune.

La scène chorale est une stylisation de la « comédie avec chœur ». Elle n'est déjà plus un chœur, et pas encore une comédie : elle est la quintessence des deux.

Son dialogue, plus direct que dans le chœur, l'est moins que dans la comédie. Il est construit en fonction du chœur sur le plan de la comédie. Il est assujéti aussi bien au rythme et aux sonorités de l'un qu'à l'élasticité, la vérité, la familiarité et l'apparente anarchie de l'autre.

Le « jeu » y occupe une large place, alors qu'il est inexistant dans le chœur.

La diffusion par disque ou radio du chœur parlé doit donner d'excellents résultats, sans qu'il soit besoin d'y changer un mot, une nuance. Tandis que toute l'interprétation — sinon le texte de la scène chorale — devrait être transformée pour son utilisation hors du champ visuel. Disons que l'un est comparable à l'orchestre statique du Gaumont-Palace, et l'autre au « spectacle » Jack Hylton. On n'a pas besoin de « voir » le premier qui est quelque chose mathématique et hors cadre. Tandis qu'il faut voir le second, qui est une continuelle gestation collective, une continuelle harmonie vivante.

Enfin, le chœur parlé est le vestibule du théâtre. Et la scène chorale est théâtre même.

Evidemment, la scène chorale, si elle offre des possibilités spectaculaires plus vastes et plus sûres commence à être influencée par les nécessités scéniques. L'essentiel est de la maintenir en équilibre entre les possibilités des groupes ouvriers et les nécessités que commande sa destination de propagande.

Mais, dira-t-on, si la scène chorale doit être le prolongement « vivant » du chœur, pourquoi y avons-nous parfois observé moins de vie que dans le chœur parlé ?

On confond facilement vie et force. Ainsi, on attribue assez couramment à la fanfare des qualités de vie, de chaleur et de couleur qui ne sont souvent que de la force intempestive, et pas toujours de la puissance. Alors qu'on ne les découvre pas dans l'orchestre symphonique qui constitue pourtant la vie parfaitement équilibrée, en restitue à l'infini les moindres aspects, et atteint quand il veut à la puissance, même dans les périodes les

A L'ATELIER

La paix d'aristophane

Nous voulions parler ici du spectacle de Montparnasse, qui constitue avec celui de l'Atelier, ce qu'il y a de plus substantiel à voir à Paris, en ce moment. Mais, en même temps que paraîtra ce numéro de *Massés*, disparaîtra de l'affiche « Têtes de rechange ». Nos quelques notes sont donc périmées... Signalons cependant le prochain spectacle de la Cie Baty, « Crimes et châtements », dont nous rendrons compte dans notre prochaine rubrique.

Un nouveau conflit met aux prises Athènes et Sparte. Le paysan Thrygée, un gaillard qui ne s'encombre ni de mots, ni de « conformisme », décide d'aller indûment piétiner les plates-bandes de l'Olympe... Et, sur le dos d'une sorte de hanneton colossal, il franchit les trop conventionnelles nuées... Au terme de son plaisant voyage, il apprend du très pratique dieu du Commerce (moyennant pourboire) que la déesse de la Paix a été jetée dans un puits, et que le gros du contingent divin, se désintéressant décidément des humains, a pris le large.

Sans perdre un instant, il appelle donc les paysans *amis et ennemis*, et, enfin, *tous unis*, ils parviennent à délivrer à temps la Paix. Il ne leur restera plus qu'à régler le compte des puissants de la terre et de leurs séides, ce dont ils paraissent capables de s'acquitter avec un *rude* bon sens...

Voilà l'histoire. Une histoire pleine de verdeur et d'apreté, à laquelle une mise en scène *remarquable* de Charles Dullin, et une interprétation homogène, jeune, et toute de vérité et de mouvement restituent son caractère populaire, solide et sans détour. Aristophane — l'auteur — ne rougirait pas de François Porché — adaptateur (qui cette fois n'a pas fait fausse route) — ni de Delannoy, dont la partition musicale a charmé nos oreilles profanes.

Il faut aussi signaler une farce sans prétentions, « Cyprien », de Pillement, dont on se demande pourquoi aucun « critique » n'a parlé... C'est un petit chef-d'œuvre du genre qui, interprété à la perfection, complète très heureusement ce beau spectacle.

Le tout est décoré et « meublé » par Vakalo, avec sa simplicité et son goût habituels.

(Si vous avez *bien vu* ce spectacle, vous excuserez ce ton uniformément laudatif. Et si vous ne l'avez pas vu encore, vous ferez le déplacement, ça en vaut la peine.)

Il est des camarades qui considèrent avec dépit toute réalisation de valeur qui n'est pas le fait d'une organisation ou d'une individualité révolutionnaire. C'est à eux que nous nous adressons maintenant.

Mais nous pensons qu'un parti-pris *irréfléchi et automa-*

tique comme le leur est aussi fâcheux que cet autre qui fait juger tout mauvais dans les efforts révolutionnaires.

Et c'est aussi maladroit.

La physionomie actuelle du théâtre « régulier » est caractéristique de l'état du régime : elle est cadavérique.

Quand un vice aimable par-ci, une naïveté indécrottable par-là, jouent aux sauveurs de « l'art » avec des exorcismes ou des remèdes de commère d'un autre temps, on sait d'avance ce qu'il adviendra de ces simagrées, et l'on ne s'y arrête pas. Mais quand une conscience s'éveille, même tardivement, au contact d'une dure réalité; quand une volonté se met en branle, même timidement, pour tenter un effort sain dans son sens positif; quand un doigt même imprécis écarte à demi une des plaies sociales, alors il est superflu et maladroit de tenir nos yeux et nos oreilles fermés et de proclamer obstinément notre désaccord fondamental, d'opposer systématiquement nos principes doctrinaux. Il est sage, au contraire, et il est de bonne dialectique de regarder et d'écouter pour mieux savoir comment aider cette tentative imparfaite, mais sympathique.

« La Paix » nous offre cet exemple. Elle ouvre une voie *inespérée*, qu'il serait regrettable d'*obstruer* avec des arguments. Elle n'est pas notre œuvre, mais elle est une œuvre utile.

Le théâtre qui la représente, le public qui vient la voir, ne sont pas révolutionnaires. Convient-il de le leur reprocher?... ou d'agir à leur égard comme avec des révolutionnaires?... Ce public, nous ne l'avons pas, nous ne savons pas l'avoir. Mais puisqu'il est aujourd'hui hors de notre portée, félicitons-nous qu'il puisse être atteint par d'autres, *quand ceux-là ont quelque chose à lui dire*.

Démagogie, a-t-on dit ? Non. Idéalisme. Mais un idéalisme qui nous paraît plus près de l'action que l'idéalisme révolutionnaire de 1914... et qu'il nous incombe de rapprocher de l'action.

Par son humanité profonde, attachante, *entraînante*, cette pièce répand chaque jour parmi plusieurs centaines de spectateurs plus ou moins éloignés de nous, une *velléité* de combat contre la guerre. A nous de *continuer* ce travail. A nous de transformer cette velléité en volonté agissante. A nous, enfin, de jouer notre rôle propre.

On dira peut-être : « Bougres de Nha-Qué, spectacle courageux du Théâtre ouvrier est interdit, et « la Paix » ne le sera pas. » Certes. Mais « La Paix » serait interdite demain, si l'état de guerre latente que nous vivons se transformait ouvertement en état de guerre déclarée.

Les organisations révolutionnaires ne sont pas interdites *aujourd'hui*. Quand elles le seront, un spectacle comme celui de l'Atelier ne sera pas représenté publiquement à Paris.

Voilà les raisons pour lesquelles nous aimons « La Paix » et la recommandons à nos camarades

R. L.

plus calmes. Il faut cependant reconnaître qu'en effet les premières scènes chorales représentées n'ont pas toujours donné aux yeux et aux oreilles des habitués du chœur, cette impression de vie. Les petits moyens individuels aggravant l'isolement du « bloc » l'inaccoutumance même de la vie réelle en scène, le partage de la cohésion, de la sécurité et de la force globales du chœur, tout cela a parfois désarmé les interprètes. Ainsi, l'élément vivant est non seulement difficile à déceler et confondu avec ce qu'on tient uniquement pour dislocation et passivité de l'ensemble, mais aussi, il est sous-réalisé, et encore insuffisamment extériorisé pour s'imposer. Mais il existe sans conteste. Si nous avons le vice des formules paradoxales nous dirions que c'est précisément parce qu'il existe qu'on ne le voit pas...

Mais enfin, ce n'est pas là une faiblesse de la scène chorale. C'est sa première et inéluctable difficulté, pour des interprètes qu'elle dépasse encore — comme le rudimentaire chœur parlé dépassa les premiers acteurs ouvriers.

Tout acteur ouvrier peut, avec une minime préparation, être utilisé dans un chœur. Il peut l'être aussi dans une scène chorale — mais après une préparation spéciale et plus laborieuse. Tandis qu'une minorité seulement pourra d'abord participer honorablement à la comédie collective.

Mais chœur et scène chorale sont utilisables partout, à la portée de tous, et peuvent *ensemble* satisfaire à la majeure partie des besoins de propagande et d'agitation.

Comme un vin généreux, à trop forte dose le chœur saoule. « Coupé » par la scène chorale, il deviendra un breuvage frais et bienfaisant.

ROGER LEGRIS.

Le Gérant : LEFEUVRE.



Imprimerie Centrale de la Bourse
117 rue Réaumur, Paris (2^e)

Indépendants 1933

En attendant qu'un médecin ou chimiste, pour sauver le régime capitaliste, ait inventé quelque drogue capable de plonger, comme tortues ou marmottes, les mécontents, les rouspéteurs, les sans-travail dans un sommeil de plusieurs mois pendant lequel notre douce société n'aurait plus à nourrir les bouches inutiles (secours aux chômeurs, prisons, bibi, etc.) en attendant ce jour béni, c'est à « L'ART » (qu'ils disent) qu'est dévolu le soin de bourrer le crâne à ceux qui souffrent, à ceux qui pourraient faire du vilain s'ils s'avisait de ne plus vouloir souffrir. A côté des écrivains, des journalistes, les peintres et les sculpteurs s'efforcent de nous entretenir dans une douce quiétude, de nous persuader que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Malgré leur petite étiquette, les « Artistes indépendants » s'acquittent de leur tâche aussi bien que M. Chabas ou que la famille Laurens, parce qu'un idéalisme imbécile et béat semble le summum du beau à ceux qui n'aiment que le joli. Et c'est ce qui nous vaut ces kilomètres de croûtes et de chromos, ces baigneuses souriant du fond de leur margarine, ces liseuses nonchalantes qui se mettent à poil pour mieux comprendre leur bouquin, ces natures mortes plus mortes que vives, et ces bouquets de fleurs, ces calvaires, ces communiantes, ces effets de lune et ces couchers de soleil.

Ceux qui ne « font » pas joli n'en sont pas moins atteints par le virus capitaliste. Ils semblent avoir la vie en horreur et la vomir à pleine bouche, mais ils ne sont, pour la plupart, que de stériles prétextueux qui veulent, à toute force, persuader les gens qu'ils ont quelque chose à dire. Ils font laid pour que ça fasse beau, bien qu'ils ne sachent parfois ni peindre, ni dessiner, et cela nous vaut un péle-mêle de gueules épouvantables, de monstres, de fœtus.

D'autres encore pour cacher leur indigence cherchent des sujets excentriques, extravagants, sans queue ni tête, sans se rendre compte de ce que l'indépendance réside, non pas dans le choix du sujet, mais dans la manière de le traiter. Ils ne montrent pas, envers leur sujet, cette liberté qui rend si intéressant, malgré tout, l'effort d'un Picasso ou même de certains surréalistes.

Il y a aussi ceux qui s'en tiennent à ce que d'autres ont inventé. Ce sont les caniches, les suiveurs qui ont laissé leur personnalité au vestiaire et qui se contentent de chiper et de démarquer, que de faux douanier Rousseau, que d'ersatz de Vlaminck, de Segonzac, de Gromaire, de Despiau et même (oh ! luxe inutile !) de Foujita ne voit-on pas !

Signalons à ce propos l'absence de la presque totalité des peintres auxquels les *Indépendants* ont permis de « sortir » et qui croiraient s'y fourvoyer maintenant que toutes les galeries leur sont ouvertes et qu'ils s'y prélassent, le derrière bien calé dans leur talent, ou plutôt dans ce qui fut leur talent, il y a dix ou quinze ans (hein ! Vlaminck ! hein, Utrillo !...)



(Cliché Bénès Marouteau.)

VILLON par COLLAMARINI

On ne rencontre guère que Signac, et bien mal représenté.

Mais, tout de même, de cette extrême pourriture bourgeoise, quelques talents émergent. Citons Breuillaud dont les beaux nus, frais et clairs, sont d'un vrai peintre. P. Seailles, si sensible et si discret, Neillot, Renault et leurs beaux paysages. Balandre, Brugnaud, René Harboe, Jean Lambert, Socrate, Trenquaye, Tyda, Nordmann...

Côté sculpture, il faut tout d'abord citer le grand *Villon* de Collamarini qui est vraiment la meilleure chose de ce salon, la plus profondément pensée et sentie, la plus sincèrement exécutée. Citons également Chouvel, Diaz, Longuet, et M. Gardner dont l'envoi est plein de délicatesse.

A part ces artistes et quelques autres encore (ma liste n'a pas la prétention d'être complète), ce n'est que misère et néant. On sort des *Indépendants* avec une horrible impression de mesquinerie, d'étroitesse d'esprit. Chaque année, les *Indépendants* donnent l'impression de quelque chose de plus vieux, de plus las, de plus sénile et de plus proche du gâtisme caractérisé.

LEMIERE.

Prémices 1933 ?

La Rédaction de « *Masses* » a sollicité les lignes ci-dessous, désirant qu'il fût un jour parlé, dans la Revue, du groupe d'acteurs ouvriers « *Masses* » (Prémices) dont le camarade qui assure la rubrique théâtrale ne pouvait rien dire... étant lui-même l'animateur de ce groupe.

Elle s'est adressée à Georges Vitray, l'un des précurseurs du théâtre ouvrier.

Je suis heureux que l'occasion me soit fournie de dire tout le plaisir que m'a procuré la trop brève présentation du groupe « *Masses* », au cours de la Réunion-Conférence organisée par le Comité d'Olympiade théâtrale internationale, le 25 février, au Théâtre de l'Atelier.

« *L'USINE* » conserve sa puissance, lourde d'émotion. Il me semble, toutefois, que son exécution, ce jour-là, sentait un peu la « reprise », qu'elle manquait de spontanéité... Je me souviens que ce même groupe, qui s'appelait alors *PREMIÈRES*, en donna parfois une réalisation plus parfaite, plus « moelleuse ».

« *CAUCHEMAR* » est un essai extrêmement heureux de chœur parlé et mimé, satirique et amusant. Il constitue une indication des plus intéressantes que les groupes d'amateurs prolétariens devront suivre.

L'exécution de cette petite scène est très savoureuse, très disciplinée, mais reste susceptible d'amélioration, car les idées très ingénieuses et précises du metteur en scène, ne sont évidemment pas exactement traduites par les interprètes.

« *L'ENTRÉE DE CLOWNS* », avec son symbolisme clair et direct, est excellente et dénote un sens très sûr du comique satirique. Les rôles y sont fort bien tenus et la présence du chœur comme des interventions, sont du meilleur effet.

C'est une preuve qu'on peut faire un bon travail politique tout en amusant.

J'ai volontairement gardé pour la fin « *PROSPERITE* ».

Ce chœur parlé et mimé est ce que j'ai vu de plus réussi jusqu'à présent dans les manifestations de théâtre ouvrier. Et c'est même une des plus belles impressions que m'ait fournies le théâtre.

Pendant les quatre ou cinq minutes que dure ce poème, riche de pensée, médiocre d'expression on est pris par une émotion d'une rare qualité. Il se dégage de cet ensemble parfait de voix et de mouvements, une puissance évocatrice étonnante, un sentiment d'équilibre et de clarté, une âpreté douloureuse que je n'avais pas encore constatée, dans aucune réalisation du même genre.

C'est avec le plus grand plaisir que je félicite tout fraternellement les jeunes camarades de « *Masses* » et en particulier le metteur en scène qui a su obtenir cet impressionnant ensemble. Il a déjà réussi maintes excellentes choses, mais c'est avec « *Prosperité* » qu'il a fait montre d'un goût, d'une sûreté et d'une mesure remarquables.

Georges VITRAY.